

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Ju

A



4

DESCRIPTION
DU
BOSPHORE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



134599

DESCRIPTION

DU

BOSPHORE,

PAR LE DOCTEUR INGIGIAN,

Membre de l'Académie de l'Île de Saint-Lazare
de Venise :

TRADUITE, DE L'ARMÉNIEN EN FRANÇAIS,

PAR F. MARTIN.



A PARIS,

CHEZ J. B. SAJOU, IMPRIMEUR,

Rue de la Harpe, n° 11.

1813.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, N.° 11.

Extrait du Magasin Encyclopédique, Numéro
de Mai 1813.

PRÉFACE.

DEPUIS des siècles l'Arménie, moins connue en France que la plupart des autres pays du Monde, s'est pourtant acquis d'anciens droits à notre estime, et à notre amitié. Sous plusieurs rapports elle mérite de notre part une considération particulière. C'est de toute l'Asie la contrée qui possède la plus riche littérature. Qui n'apprendra avec une agréable surprise que cette nation, pendant près de neuf cents ans, a produit plus de grands hommes en tout genre que l'Europe entière, enveloppée pendant cet espace de temps dans les ténèbres de la plus profonde ignorance.

Quels avantages les lettres doivent retirer incessamment de la découverte

de l'Arménie littéraire; lorsque, sous la protection toute puissante du plus grand des Princes, il se sera formé un certain nombre de sujets capables de fournir avec gloire la vaste carrière qui s'ouvre devant nous du côté de l'Orient! Rien ne manquera désormais à la réputation de la France; nous ne négligerons plus, comme par le passé, la littérature orientale, tandis que l'Angleterre et l'Allemagne se livrent à cette étude avec succès.

Il importe beaucoup à la prospérité de notre commerce de lier connoissance et amitié avec le peuple le plus habile dans le commerce, celui par l'intermédiaire duquel se fait la majeure partie des affaires de l'Asie. Sans les Arméniens, l'Angleterre n'eût peut-être jamais régné dans l'Inde. En 1687, des négocians de cette nation demandèrent à Louis XIV la permission d'établir en

France une Compagnie des Indes, avec des comptoirs à Bordeaux et à Marseille. Le Prince, quoique porté d'inclination à accepter l'offre des Arméniens, comme il paroît par la lettre flatteuse qu'il écrivit alors à son consul à Smyrne, pour lui recommander d'accorder une protection spéciale aux individus de cette nation, se crut obligé de refuser d'après les représentations du clergé. Qu'en résulta-t-il? Ils offrirent leurs services aux Anglois, qui ont su en profiter: aussitôt, ils mirent de riches et puissans Arméniens à la tête de leur Compagnie des Indes, et sous leur direction se sont mis en possession des richesses de ce pays.

Forcés de former un établissement hors de la France, cette ancienne alliée qu'ils ont toujours chérie, les Arméniens fondèrent en Hollande une Eglise de leur Religion. En reconnoissance de ce

bienfait, ils aidèrent les Hollandois à étendre leur commerce, et leur apprirent l'art de tailler les diamans. Le commerce leur est redevable de l'utile invention de la nouvelle tenue des Livres. Ils sont encore les seuls qui possèdent le secret de blanchir les perles jaunies par le temps.

Lorsqu'une paix solide et honorable aura rendu au commerce toute son énergie, combien ne sera-t-il pas utile à nos jeunes négocians de pouvoir entrer aussitôt en relations avec ces grands spéculateurs, qui s'entendent le mieux en affaires, et qui en font le plus. Conseillés, conduits par des hommes qui joignent à une longue expérience une profonde théorie, leurs talens prendront bientôt un heureux essor; ils acquerront ce don précieux de voir les entreprises d'un coup-d'œil sûr et tranquille, de les approfondir, de les combiner ensemble, et de former d'après

cela des plans lumineux et sensés. Il est constant que les leçons de l'expérience, jointes à un peu d'esprit, donneront plus d'habileté pour la conduite des affaires que l'esprit seul, et une imagination ardente qui ne sauroit s'astreindre à des règles et à des principes.

Pour donner une légère idée des grandes affaires que les Arméniens font dans le commerce, il suffit de citer le trait suivant. Depuis peu il est mort à Madras un riche Arménien nommé *Schamir*, qui a laissé une fortune immense. Quelques-uns de ses compatriotes m'ont assuré que sa succession s'étoit élevée à plus de treize millions sterlings.

Un motif non moins puissant doit nous attacher davantage aux Arméniens qu'à tout autre peuple de l'Asie. Dans tous les temps, ils ont témoigné pour les Français une singulière prédilection. A l'époque des Croisades, ils se sont mon-

trés constamment nos amis et nos fidèles alliés. Ils ne nous trahirent jamais, quoiqu'ils aient eu à supporter de grandes persécutions à cause de nous. Ils fournirent abondamment à nos armées des secours en hommes, en chevaux, en vivres et en argent. Ils nous aidèrent de leurs conseils, de leur crédit, et de tout leur pouvoir. Les Seigneurs français contractèrent quantité d'alliances avec les premières familles arméniennes, ce qui a produit dans le pays beaucoup de grandes maisons gallo-arméniennes. Ils ont eu pour Roi plusieurs Princes de dynastie française; celui qui a porté le dernier sur sa tête la couronne d'Arménie fut Léon V, de la famille française des Lusignan. Il est venu mourir à Paris, et a été enterré dans l'Eglise des Grands-Augustins.

Entre les Arméniens et les Français, il existe une grande analogie de caractères,

sous le rapport de l'intrépidité, du courage, de l'intelligence, du goût pour les arts et les sciences, de la franchise, de la générosité et de la bonne-foi. Ainsi que nous, cette nation, malgré la perversité des temps, a toujours conservé son caractère national, je veux dire cet orgueil pour son nom, cette estime pour elle-même, et ces principes merveilleux d'honneur et de gloire, source continue d'émulation, de force et d'harmonie dans un Etat.

C'est à tort que quelques personnes confondent les Arméniens avec les Grecs: sans doute parce que des voyageurs recommandables ont débité fausement avoir vu dans la Natolie des évêques grecs. Il règne au contraire une opposition extrême dans le caractère et les mœurs de ces deux peuples. Cette différence d'opinions, de sentimens, de goûts, d'habitudes se fait surtout remarquer à

Constantinople, où il se trouve grand nombre d'habitans des deux nations. Les principaux Membres du Divan, les Jurisconsultes, les Avocats, les Médecins, les Banquiers, Agens - de - Change et gros Négocians sont presque tous Arméniens. Ils y occupent la majeure partie des places pour lesquelles la confiance détermine le choix. Quand un étranger voyage en Asie, il cherche toujours un Arménien pour guide et pour domestique. La plupart des Grecs n'inspirent pas en général la même confiance, et on n'observe point dans leurs manières d'être autant de délicatesse et de bienséance. Rien n'est plus intéressant que le tableau pittoresque que Constantinople offre à ce sujet aux yeux de l'observateur. Là il lui est facile de juger de quelle nation est un habitant, en examinant son maintien, ses mœurs, sa profession, et la manière dont il l'exerce.

Parmi une multitude d'ouvrages arméniens dignes de fixer l'attention publique, que j'aurois pu également traduire, j'ai préféré, pour l'utilité du commerce, publier la Description du Bosphore, par M. Ingigian. Cet auteur, arménien d'origine, et né à Constantinople, est l'un des membres les plus savans de l'Académie arménienne, nouvellement établie à l'île de Saint-Lazare de Venise. Il travaille maintenant à la rédaction de la partie qui concerne l'Asie, pour la Géographie universelle, que cette Société se propose de publier. M. Cirbied, son compatriote, et membre de la même Académie, fera bientôt paroître la Géographie ancienne et moderne de l'Arménie.

Cette Société académique, placée près de nous, excitera l'émulation des Orientalistes français, qui s'empresseront de faire jouir le public des richesses que

(14)

ces savans étrangers pourront recueillir par leurs correspondans, et qu'ils transporteront en Europe.

DESCRIPTION

DU

B O S P H O R E ,

PAR le Docteur INGIGIAN, Membre de l'Académie de l'île de Saint-Lazare de Venise : traduite, de l'arménien en français, par F. MARTIN (1).

INTRODUCTION.

DE tous les lieux de la terre, dont les géographes se sont occupés particulièrement, un des plus importans est sans contredit le détroit de Constantinople, qui sépare les deux Continens, et réunit deux mers différentes. Du nombre des détroits connus, celui du Bosphore est le plus renommé chez les auteurs anciens et modernes. Il est

(*) Cette Traduction a été collationnée, sur l'original arménien, par M. Cirbied, professeur de langue arménienne.

remarquable par la beauté de sa situation et les grands avantages qu'il procure au commerce. Ces contrées, placées presque au centre de l'ancien Continent, joignent l'Asie à l'Europe, la mer Noire à la Méditerranée. L'intérêt du commerce et celui des sciences doit nous porter à prendre une connoissance exacte de ces lieux, pour expliquer différens points de l'histoire ancienne et de celle de l'Empire Ottoman. Ce fut par ce canal que les Argonautes firent leur voyage; et ce fut sur cette mer, dit-on, que la première navigation eut lieu : cependant la tradition rapporte que d'autres trajets de mer, dans ce détroit, avoient précédé cette époque.

Plusieurs auteurs ont écrit sur cette contrée. Le premier fut Denys de Byzance. On ignore l'époque précise où il vécut. Selon Gille et Fabrice, il acheva son ouvrage avant le règne de l'empereur Sévère qui détruisit Byzance et les places habitées du Bosphore l'an 187 de J. C. Cet ouvrage, par son antiquité, eût été accueilli favorablement par les savans, s'il eût pu parvenir jusqu'à nous. Etienne de Byzance est le premier auteur

qui fait mention de lui au mot *chrysopole* : il en cite même quelques fragmens. Suidas parle de cet auteur en ces termes : « Le « poète Denys de Byzance a écrit sur la na- « vigation dans le Bosphore; il a aussi écrit « sur la tragédie. » Il paroît que Gille possédoit en grec l'ouvrage entier de Denys de Byzance : car il en donne plusieurs citations en latin. Comme le livre de Denys est perdu, Jean Hudson a recueilli tous les fragmens rapportés en latin par Gille, et les a fait imprimer au commencement du troisième volume de ses Géographes qui portent le titre de *Minores*. Il s'exprime ainsi dans sa préface : « Je n'ai pu trouver la description grecque « du Bosphore par Denys; elle a été en la « possession de Gille, et je crois qu'elle est « perdue maintenant. Depuis cet auteur, per- « sonne n'a pu donner d'éclaircissemens sur « cet ouvrage, pas même Luc Holstenius, dont « les notes sur la Description de Constantinople « par Gille m'ont été communiquées par le « savant Chrétien Godefroy Getzius. »

Le second écrivain qui a traité cette matière, est Pierre Gille d'Albi, qui parcourut pendant plus de 40 ans les bords de la mer

et des détroits dans la Grèce, l'Asie et l'Afrique. Du temps du sultan Soliman I, il étoit à Constantinople; il en partit et se retira à Rome où il vécut honoré de la protection spéciale du cardinal George Arménialius, et y mourut l'an 1555, âgé de soixante-cinq ans. Il composa trois Livres sur le détroit du Bosphore ou le canal de Constantinople, et quatre Livres sur la ville de Constantinople et son antiquité. Ces Livres, insérés dans l'ouvrage des Auteurs Byzantins, furent rendus publics séparément à Amsterdam. On les retrouve aussi dans le sixième volume du *Trésor de l'antiquité grecque*, recueilli par Gronovius. Sa description est très-détaillée; c'est, pour ainsi dire, une interprétation libre de la Description du Bosphore par Denys, dont il avoit l'exemplaire grec sous la main. La perte de la Description du Bosphore par Denys devoit paroître beaucoup plus sensible avant de connoître la Description de Gille. Ce travail a exigé beaucoup de temps et de travaux. Il manifeste un grand amour pour la vérité; il est admirable par son érudition et les recherches qu'il lui a fallu faire. Dans son ouvrage on ne remarque

point d'imperfections notables; le bon goût s'offense quelquefois d'y rencontrer des répétitions, un style obscur, fatigant; ces défauts sont en partie le résultat des recherches minutieuses de l'auteur.

Le troisième écrivain est Jean Léon Clavius ou Leunclav, ainsi que prononcent les Allemands. Il étoit originaire de Westphalie, province d'Allemagne. Cet homme, l'un des plus savans de son temps, possédoit plusieurs langues. Il voyagea dans presque tous les pays de l'Europe et à Constantinople. Il traduisit plusieurs ouvrages du grec en latin, et fit l'Histoire de la nation turque. Dans le Numéro 128, il décrit les principaux endroits du Bosphore. Mais il ne fait pas tout connoître : son ouvrage est trop abrégé et superficiel. Il traite son sujet légèrement et avec peu d'attention; ce qui lui a fait commettre beaucoup d'erreurs. Il place Beschigdasch après Orthaken Kouroutchesché. Il mourut à Vienne l'an 1593, n'ayant pas encore atteint l'âge de soixante ans.

Le quatrième est Jérémie (1) Celeby,

(1) Jérémie, ou Eremia Celeby, étoit un savant littérateur arménien du dix-septième siècle; il

frère de l'illustre Comitas. Entre autres ouvrages, il a fait en vers familiers une Description abrégée du détroit; il en reste quelques fragmens.

Le cinquième est Louis Marsylly de Bologne. En 1680, à l'âge de vingt-deux ans, il fit le voyage de Constantinople, où il observa avec attention les différens cours du détroit. L'an 1681, il publia à Rome un livre intitulé : *Recherches sur le détroit de Thrace*, et le dédia à la reine Christine de Suède.

Le sixième est le seigneur Momars, interprète au palais de l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople. Il a décrit en grec vulgaire d'un mauvais style le détroit de Constantinople. Son livre est intitulé *Bosphoromakie*, c'est-à-dire, *combat du détroit*.

Le septième est Dominique Sestini de Florence, homme très-versé dans la connoissance des médailles et particulièrement de celles des Grecs : il possède aussi l'histoire des plantes

laissa en mourant un grand nombre d'ouvrages dont M. Cirbied a fait mention dans le Dictionnaire historique et bibliographique publié par Prudhomme, sous l'article *Eremita*, n.º II.

et il est très-renommé parmi les savans de l'Europe. Il a fait plusieurs fois le voyage de Constantinople sous le sultan Hamid; et, l'an 1785, il fit imprimer à Florence une Description du détroit de Constantinople, dans laquelle il traite avec étendue de l'agriculture, de la vigne et des jardins. Il cite toutes les plantes indigènes du pays, les bleds, les fruits, les fleurs et les herbes qui croissent sur son sol. Il parle encore de la chasse des Ottomans et des animaux qui se trouvent dans le détroit et ses alentours. L'auteur a le projet de réimprimer cet ouvrage avec quelques changemens.

Le huitième est Cosme Keumirdjean, ou, selon les Italiens, Cosme de Carboniano, neveu de l'illustre seigneur Cosme, interprète de l'ambassadeur d'Espagne à Constantinople. Dans un écrit italien intitulé *Description de Constantinople*, il parle beaucoup du détroit, quoique d'une manière très-abrégée; il y fait mention des principaux villages, qu'il désigne par leurs noms anciens et modernes. Cet ouvrage est maintenant sous presse.

Tels sont les auteurs qui ont écrit spécia-

lement sur le détroit de Constantinople. Des voyageurs ont aussi écrit sur le même sujet; mais on ne trouve dans leurs ouvrages que très-peu ou point de connoissances nouvelles. Ainsi dans le Voyage à Constantinople de Georges Tusa, hollandois, fils du célèbre James Tusa, qu'il fit imprimer l'an 1599, on trouve quelques détails très-connus. On trouve encore beaucoup de choses dans les six volumes recueillis par Gronovius. Dans le Voyage du célèbre voyageur Joseph Tournefort, imprimé en 1717, on remarque avec plaisir beaucoup de détails nouveaux et certains sur les Orientaux; mais sa Description du Bosphore ne nous apprend rien qu'on ne trouve dans celle de Gill.

Nous avons encore des cartes géographiques particulières du détroit. Dans la Géographie de Djihan-Numé, qui a été faite en partie par Hadjy-Calife, ou autrement appelé Khatib Dcheleby, imprimée à Constantinople l'an de l'hégyre 1145, et de J. C. 1732, il se trouve une excellente petite carte du détroit à la page 672. L'an du S. 1735, Bonn, hollandois, dessina cette carte du canal, et la fit graver ensuite. Elle fut

regardée comme la plus parfaite de celles qui existoient alors. Sous le règne du Sultan Hamid, par ordre du gouvernement plusieurs artistes et savans français dressèrent une nouvelle carte du Bosphore avec beaucoup d'exactitude, et en observant vigoureusement les proportions d'une échelle plus correcte que les précédentes. C'est de cette carte que nous avons voulu faire usage pour y ajouter de nouvelles observations. Nous avons parcouru longtemps les environs du canal et le détroit même, en nous faisant accompagner par d'habiles marins du pays, afin de recueillir tous les renseignemens nécessaires, d'y ajouter différentes corrections, et les noms de plusieurs lieux qui manquoient. C'est d'après ces nouveaux détails qu'on fit graver en arménien la nouvelle carte du Bosphore, qu'on publia dans l'année 1791. En 1788 on a encore imprimé, à Venise, un Traité sur les environs du détroit et d'autres pays voisins tracés dans les cartes géographiques du théâtre des guerres, d'après les écrits du célèbre Tott et du duc de Choiseuil Gouffier, qui fut ambassadeur de France à Constantinople jusqu'à l'époque

de la révolution. Cet ouvrage renferme beaucoup de détails géographiques sur les provinces ottomanes; mais il contient quantité d'erreurs sur la véritable position des montagnes maritimes et sur leurs dénominations. Par exemple, il écrit *Mézar-Bourrny*, au lieu de *Servy-Bourrny*.

Telles sont les cartes particulières du Bosphore que nous connoissons, d'après les nouvelles dénominations.

Guillaume Sanson, fils de Nicolas Sanson, géographe du roi de France, a décrit les environs de Constantinople d'après la géographie des anciens, en suivant l'ouvrage de Gille, que l'on trouve encore dans le vingt-deuxième volume des Auteurs Byzantins, et dans la quatrième partie des Antiquités de Constantinople, par Anselme Baudourious. Cette carte géographique, corrigée et mise en ordre par Jean le Clerc, fut gravée à Amsterdam, en grand format, pour faire partie du recueil des anciennes cartes géographiques. Il y a encore une autre petite carte géographique du temps des Empereurs Chrétiens du Bas-Empire: elle se trouve dans le vingt-unième volume des Auteurs Byzantins, avant la Description du détroit

par Ducange. Tels sont les principaux ouvrages géographiques, tant anciens que modernes sur le canal de Constantinople.

Nos lecteurs trouveront tous ces écrits réunis en un seul, qui renferme tout ce qu'il importe de connoître sur le détroit, pour l'intelligence de l'histoire ancienne et moderne, et pour la description physique et géographique de ces lieux. Nous avons tracé, avec la plus scrupuleuse exactitude, une description rapide du canal, des villages, forteresses du Bosphore, et de tous les lieux en général qui l'environnent. Les noms anciens et nouveaux seront écrits sans aucun changement, et conformément à leur véritable prononciation, excepté quelques vieux mots qui ont été souvent employés par les Arméniens avec des mutations de lettres. Par exemple, nous disons *Byzance*, et non *Vizantios*; *Calkédon*, et non *Khalkidon*; le *Bontos*, et non *Pontos*, et plusieurs autres. La plupart des noms turcs doivent se prononcer selon les sons exprimés dans leurs écrits, et non d'après les usages du bas peuple. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer quelquefois, dans les noms, des lettres de plus ou de moins que dans l'usage

ordinaire. Nous avons laissé les noms tirés des anciens auteurs, avec la mutation de quelques lettres, parce que ces noms ont été employés ainsi par notre nation. Nous avons laissé sans aucun changement de lettres les noms dont ont fait usage les auteurs modernes depuis le quinzième siècle, afin que quantité de noms écrits, dans les auteurs qui ont fleuri depuis cette époque, ne restent pas inconnus.

Nous n'avons fait mention que de trois endroits où se fait le couronnement du Grand-Seigneur, qu'on appelle *Binischy*, dans la Romélie et l'Anatolie, sur les côtes de l'ancien canal. Nous avons passé sous silence les autres lieux du couronnement, hors du canal, et ceux qui sont dans l'intérieur du Continent; parce qu'ils ne sont point situés dans les contrées dont nous parlons. Nous n'avons point mis Bolma Bahtchea, en Romélie, au premier rang des lieux de couronnement. Nous l'avons appelé *Gueutchy*, qui signifie la même chose que voyage.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE

DU DÉTROIT DE CONSTANTINOPLE.

CHAPITRE I.

Différens noms du Déroit : leur étymologie.

LE canal par lequel la mer Noire communique avec celle de Marmara, est appelé communément par les Turcs *Boghaz itchy*, c'est-à-dire milieu de gorge ou des épaules. On l'appelle encore *Estambol Boghazy*, c'est-à-dire la gorge de Constantinople. Cette dénomination ne doit pas son origine aux Turcs; avant eux les Grecs appeloient ce déroit *Lémon*, mot qui signifie aussi gorge, gosier: il dérive de la ressemblance de ces lieux avec la gorge des animaux. Hérodote appelle le déroit *Avehin*, mot qui signifie épaule. Ensuite, toujours par allégorie à la constitution

animale, le même auteur dit la *bouche du Pont*; Strabon, la *bouche de Byzance*; Ptolomée, la *bouche occidentale du Pont*. C'est dans le même sens, et non par une allégorie différente, qu'Aristide lui donne le nom d'*Is-voly*, c'est-à-dire *entrée du Pont*. Philostrate le nomme plus convenablement *Ekvolvy*, c'est-à-dire *sortie du Pont*, parce que le Pont ou la mer Noire sort par ce canal, et se décharge dans la mer de Marmara. Euripide, envisageant les choses sous un autre point de vue, l'appelle la *clef du Pont*, parce que c'est là le seul passage par où l'on puisse entrer dans le Pont, en venant de la mer de Marmara. Les habitans pourroient, s'ils vouloient, le fermer par la force, comme on ferme une porte avec des clefs.

Outre ces noms d'analogie, imaginés par les anciens, on appelle encore plus communément ce canal du nom de *Vosporos*, que les auteurs latins et français écrivent *Bosphore*, et les Arméniens *Posboros*; il dérive des deux mots grecs *vous* (taureau), et *poros* (détroit). Il signifie *Passage du taureau, du bœuf ou de la vache*. L'origine de cette dénomination est inconnue. Les anciens

ont manifesté à ce sujet diverses opinions. Les poètes feignent qu'*Io* ou *Ioν*, fille d'Inachus, roi d'Argos, fut changée en vache par Jupiter, pour la soustraire à la vengeance d'Iracé ou de Junon; mais que la cruelle Déesse envoya sur la peau de cette vache une guêpe qui la mordoit continuellement, et la fit errer de pays en pays jusqu'au détroit; que là, trop vivement tourmentée par la douleur des piqûres, la vache *Io* se précipita dans la mer, et que l'endroit où elle nagea prit le nom de *Vosporos*, c'est-à-dire passage de la vache. Cette interprétation du mot *Vosporos* étoit la plus universellement reçue chez les anciens. C'est l'opinion d'Apollodore: voyez sa Bibliothèque, Liv. II. Voyez aussi Denys de Béríte. « Ce fut, dit cet auteur, vers l'embouchure « du Bosphore de Thrace, suivant les anciens, « que nagea la vache *Io*, pour fuir la colère « d'Iracé. » Eusèbe, dans sa Chronique, en parle ainsi: « Inachus, le plus ancien roi « d'Argos, régna cinquante ans: ce prince « eut une fille nommée *Iov* (*Ino, Io*), que les « Egyptiens adorèrent sous le nom d'*Isis*. De « son père, Inachus, un fleuve dans le Pé- « loponnèse prit le nom d'*Inachos*; et de la

« vache adoptive *Io*, on nomma le lac *Bosphore* (*Vosporos*). » Arrien, d'après quelques traditions populaires, soutient qu'on doit regarder ce nom comme un monument historique du passage d'un autre bœuf. « L'oracle du Dieu de Phrygie donna, dit-il, aux Phrygiens une vache pour leur servir de guide dans leur voyage. Cet animal, poussé en avant par les voyageurs qui le suivoient, se précipita dans l'eau, et traversa le canal sans aucun accident. Les Phrygiens le suivirent, et passèrent aussi heureusement que lui. En mémoire de cet événement, les Calcédoniens élevèrent à cette vache une statue d'airain, sur le lieu même où elle arriva, et qui fut appelé dans ce temps *Damalis*, c'est-à-dire vache ou veau. »

Quant au lieu dans lequel s'effectua le premier débarquement de la vache nommée *Io*, Polybe fait mention d'une autre tradition, et indique un canton de l'Asie qui s'appeloit de son temps *vous*, *bos*; il se trouvoit près de *Chrysopole*, c'est-à-dire à *Uskudar* (1).

(1) Dans les noms dont se servent Polybe et Arrien, il y a confusion au sujet des différens bœufs ou vaches. Le lieu où étoit *Chrysopole* ne fut point

D'après quelques traditions, Denys de Byzance place le lieu où aborda la vache, dans la hauteur où on bâtit depuis Byzance. On trouve la même fiction dans Gille, Liv. I, sur le Bosphore, Chap. 1. Le lieu où arriva la vache, après avoir nagé, fut nommé *Damalis*, ainsi que le raconte Denys (comme vous le verrez dans la description d'*Uskudar*). Ce passage fait voir qu'elle aborda à *Pharos*, c'est-à-dire dans l'endroit où est aujourd'hui *Phéner*; il paroît que c'étoit *Phéner Baghtchésy*. C'est pour cela peut-être que la montagne voisine s'appelle *Moda-Bourrny*, c'est-à-dire *Mauda-Bourrny*, cap de *Bourrny*.

Quelques auteurs disent que lorsque les anciens habitans vouloient passer le détroit, ils montoient sur un vaisseau attelé d'un bœuf, et qu'ils traversoient le canal en faisant avancer à la nage cet animal; et que c'est pour cela

nommé *vous* ou *vache*, du nom d'*Io*, fille d'*Inachus*, ainsi que le rapporte Polybe. La statue d'airain de *Damalis* ne fut point érigée en mémoire du passage de la vache Phrygienne, comme le croit Arrien, mais pour avoir enterré là *Damalis*, comme on le voit par l'inscription qui se trouve à *Uskudar*.

que le détroit a pris le nom de *Bosphore*. Une partie des Byzantins croient qu'on donna le nom de Bosphore au passage le plus étroit du canal par où le bœuf passoit à la nage d'une extrémité à l'autre du rivage. Gille, dans son premier Livre, sur le Bosphore, Chap. 2, rejette leur opinion. Nymphis écrit, d'après Agarion, que les Phrygiens voulant voyager sur mer, construisirent un vaisseau à la proue duquel ils firent sculpter la représentation d'un bœuf, et que c'est de là que le détroit tire son nom. Les autres auteurs pensent de même, que la Déesse Io, fille d'Inachus, sous la forme d'une vache, traversa le canal; c'est la même chose que dire que les Phrygiens étoient montés dans leur vaisseau, et s'étoient placés à l'extrémité du bâtiment où la vache étoit figurée : ainsi que l'interprètent différens mythologistes au mot *Io*.

Parmi tant de sentimens divers, ce qu'on aperçoit de plus vraisemblable, c'est que le nom de Bosphore fut donné au canal à l'occasion du passage d'un bœuf, ou véritable ou seulement en représentation; ou bien à cause de quelques faits qui eurent rapport à cet animal.

Les anciens nommèrent aussi Bosphore le canal qui est entre la mer Noire et la mer d'Azoph; rien ne nous indique l'origine de cette dénomination. Martinien soutient avec raison qu'on n'a réellement appelé Bosphore que le canal de Constantinople; et que ce n'est que par analogie qu'on a appelé ainsi cet autre canal qui est entre la mer Noire et la mer d'Azoph.

Hors ces deux canaux, on n'en trouve pas d'autres que les anciens aient nommés Bosphores. C'est donc à tort que quelques auteurs ont écrit qu'autrefois on appeloit tous les détroits *Bosphore*. Pour distinguer les deux Bosphores, on a nommé celui de la mer Noire *Bosphore Cimmérien*, et celui de Constantinople *Bosphore de Thrace*, du mot *Thrace*, province contigue à ce détroit du côté de l'Europe. C'est ainsi que les nomment Pline et Ptolomée. Dans le Périphe attribué à Arrien, on appelle aussi ce détroit *Bosphore de Misie*. Peut-être parce qu'au rapport de Strabon, Livre XII, les Misiens ont habité quelque temps en Bithinie (1). Eus-

(1) Zquilaxe de Coriande l'assure. Il ajoute que Denys, qui a écrit sur l'origine des villes, rapporte

tate, en parlant sur Denys, dit: *le Bosphore de Thrace qu'on nomme aussi Misie*: et, après quelques traits sur Arrien, il ajoute: « le détroit qui est près de Calcédoine et « de Byzance s'appeloit autrefois Misien, « parce que les Misiens habitoient alors « en face de la Thrace. » Cellarius donne la raison suivante de cette dénomination. « C'est, dit-il, que le Bosphore, par une « de ses extrémités, touche à la province de « Misie. » Hérodote, Liv. IV, Chap. 85, l'appelle *le Bosphore de Calcédoine*. Jean Tzidzès, grammairien grec du douzième siècle, se trompe quand il soutient qu'on doit dire *le Bosphore de Thrace et de l'Hellespont*. On sait que l'Hellespont s'appelle seulement *détroit ou canal Boghahissar*. Les Auteurs Byzantins, du temps des Empereurs chrétiens, appeloient tout le canal de Constantinople *stenos*, mot qui signifie *passage étroit*; comme le déclare Ducange, dans son *Traité sur Constantinople*, Liv. IV, d'après le témoignage de Zozime, de Palladius dans

que le canal qui est entre Calcédoine et Byzance, et qui s'appelle aujourd'hui *Bosphore de Thrace*, se nomma autrefois *Bosphore Misien*.

la vie de Saint-Chrysostôme, de Théopane, etc.

Telles sont toutes les dénominations anciennes et modernes du canal de Constantinople ou de la mer Noire. Les noms généraux par lesquels les anciens désignoient les lieux maritimes seront rapportés au Chapitre 7; on les trouvera aussi au nom d'*Anaplouse*.

CHAPITRE II.

Etendue du Bosphore.

CE canal coule comme un fleuve; il commence à la mer Noire d'où il sort, et se termine à la mer de Marmara dans laquelle il se jette. Les anciens auteurs grecs, au contraire, le font commencer à la mer de Marmara, parce que cette extrémité s'étoit fait voir la première à leurs marins qui alloient de la Grèce à la mer Noire.

Les habitans de Constantinople donnent ordinairement au détroit dix-huit milles ottomans (1) d'étendue, depuis la douane de la ville jusqu'à *Kavak*. Quelques-uns placent le commencement du détroit près de deux rochers ou deux petites îles appelées par les géographes *Pavonary*, et par les anciens *Kian* ou *Simpligad* (dont l'une est à *Reuké d'Achy* devant le phare de Romanie); et ses dernières limites entre les montagnes de Calcédoine et de Constantinople; ils lui donnent vingt milles

(1) Le mille ottoman est de 909 pas géométriques, 5 pouces 5 lignes. Ainsi, dans tous les 5 mille pas géographiques, on trouve la moitié d'un mille ottoman.

(37)

italiques, ou mille pas géographiques d'étendue. Parmi les anciens, Hérodote donne au détroit une longueur de cent vingt asparès ou stades, c'est-à-dire, quinze milles; mais il n'en détermine ni le commencement ni le terme. Polybe les désigne de même : il fait connoître les deux extrémités de l'étendue, en plaçant du côté de la mer Noire *Iéeron*, c'est-à-dire le temple, et du côté de la mer de Marmara la ville de Calcédoine. Ménippe et Arrien sont plus clairs que Polybe. Dans l'ouvrage intitulé *Périples*, c'est-à-dire navigation de Bithinie, ils donnent à l'étendue du Bosphore même mesure d'asparès, en partant du temple de Jupiter jusqu'à Calcédoine. Il est clair que Polybe, par le mot de *temple*, entend le temple de Jupiter Orion, et non celui d'autres Divinités adorées dans ces contrées. Ainsi les anciens donnoient à ce canal quinze milles d'étendue, en plaçant l'extrémité supérieure près du temple d'Orion qu'on nomme maintenant *Iorous-Kallessy*, et près du village voisin *Kavak*, et l'autre extrémité au milieu de Constantinople et de Calcédoine. Parmi les anciens, Denys de Byzance donne au canal plus d'étendue que ne lui en donnent

les autres auteurs; il le prolonge jusqu'aux îles Gianiennes qui sont avant le phare : cependant il lui donne le même nombre d'asparès d'étendue, c'est-à-dire cent vingt asparès ou quinze milles: ce qui n'est point vrai. C'est pour cela que Gille, Liv. I, Chap. 2, trouve des erreurs dans ce livre relativement au calcul de Denys.

En consultant les diverses positions que les anciens donnent à ce détroit, Calcédoine et Byzance devroient se trouver sur le Bosphore. C'est pour cela qu'Eustate n'est pas d'accord avec eux, il place Calcédoine dans la Propontide; et Hérodien place Byzance sur le plus petit détroit de la Propontide; il donne le canal de la mer Noire à celui de Propontide ou de Marmara. Zozime se trompe aussi en donnant au canal une étendue de trois cents asparès, c'est-à-dire plus de trente-sept milles géographiques. Il place aussi le mont Iééron ou le temple (Iorouskalessy) à l'embouchure du Pont; il l'éloigne de Calcédoine de deux cents asparès, qui font vingt cinq milles. Sous le mot de Boghaz-Itchy on comprend aujourd'hui Calcédoine et Byzance.

CHAPITRE III.

Largeur du Canal.

LES endroits les plus resserrés du canal sont les côtes appelées Akende-Bourrny, Kaïalar-Bourrny, Tokmak-Bourrny, Keuie-Bachy, Madjar-Bourrny et Iorouskalessy. Dans tous ces lieux la largeur du canal ne va qu'à cinq cents pas, c'est-à-dire, la moitié d'un mille géographique, avec quelques légères différences d'un endroit à un autre. Strabon et Arrien pensent que l'endroit du canal qui fait face au temple de Jupiter (Iorouskalessy) est le plus étroit. Philostrate et Denys de Byzance sont du même avis : ils donnent dans cet endroit au canal quatre asparès ou la moitié d'un mille de largeur. Polybe croit que l'endroit le plus étroit est le mont Erméon nommé Kaïarlar-Bourrny, où il lui donne cinq asparès de large. Avant Polybe, Pomponius Mela et Strabon avoient attribué la même étendue à ce lieu : mais Denys de Byzance et Pline ne parlent que de quatre asparès. « Le Bosphore est large de cinq

« cents pas (moitié d'un mille). Il sépare
 « l'Asie de l'Europe. » Pline entend parler
 ici du passage le plus étroit du canal. Dans
 un autre chapitre il donne la même largeur
 à l'endroit par où *Darius*, père de *Xerxès*,
fit passer son armée sur un pont près du
mont Ermeon où le canal est aussi resserré.
 C'est ce qu'assure Hérodote, Liv. IV, Chap. 85,
 ne lui donnant là que quatre asparès de large.
 Les parties les plus larges du canal sont vers
 ces côtes où il se trouve des golfes, comme
 par exemple devant *Dchebougrou*, *Hunkiarr-*
Iskelessy et surtout devant *Kerkagadje*. Mais
 sa plus grande largeur ne passe pas deux
 milles. La largeur de l'entrée du détroit devant
 les rochers *Djaniens*, selon les anciens, est
 de vingt asparès; ce qui fait à peu près trois
 milles. La largeur de son extrémité inférieure
 devant Byzance et Calcédoine, suivant Polybe,
 est de quatorze asparès, ce qui fait environ
 deux milles.

 CHAPITRE I V.

Opinions et conjectures sur la formation du
Canal.

DIODORE de Sicile, qui florissoit vingt ans
 avant J. C., parle ainsi, Liv. V de ses ou-
 vrages : « Les Samo-Thraciens (1) racontent
 « qu'avant les déluges des autres nations,
 « leur contrée fut ravagée par une affreuse
 « inondation qui ouvrit les gorges *Djaniennes*
 « (qui sont le détroit de Constantinople) en-
 « suite *l'Hellespont* (le golfe de *Boghashis-*
 « *sar*); parce que le gouffre du Pont (la
 « mer Noire), qui étoit fermé comme un
 « lac, s'étoit tellement accru par l'affluence
 « des fleuves, que, se trouvant trop resserré
 « dans son lit, il s'ouvrit un passage et se
 « déchargea dans l'Hellespont : qu'alors il
 « engloutit une grande partie des côtes ma-
 « ritimes de l'Asie, et que plusieurs plaines

(1) Samothrace, île de l'Archipel, appelée par les
 Turcs *Siémendreck*. Elle couvre, du côté du midi,
 l'entrée du *Boghashissar*, et au Nord les îles *Imé-*
lia et *Imbross*.

« de la Samo-Thrace, situées sur les bords de
 « la mer, furent couvertes par les eaux. C'est
 « pourquoi, dans des temps postérieurs, des
 « pêcheurs ont trouvé des têtes pétrifiées au
 « sommet de hautes colonnes : monumens qui
 « attestent que des villes ont été submergées
 « dans ces lieux. » Strabon, qui vivoit du temps
 de J. C., cite le même fait, Liv. I. Stradius
 pénètre encore plus avant dans la cause de
 ce désastre. « Nous pensons, dit-il, que le
 « Pont Euxin (la mer Noire) n'avoit point
 « autrefois d'ouverture vers Byzance; mais
 « que les rivières qui y confluent avec force
 « la formèrent par leur impétuosité, et
 « qu'ainsi l'eau du Pont se déchargea dans
 « l'Hellespont »

Polybe, qui vivoit cent quarante ans avant
 J. C., semble partager cette opinion, Liv. III.
 Il dit que la mer « Méotis ou d'Azoph étant
 « remplie par l'eau des rivières qui se ren-
 « dent dans la mer Noire, et que celle-ci
 « étant encore accrue par les eaux de l'Azoph
 « et des fleuves, ces eaux s'écoulèrent dans
 « la Propontide ou la mer de Marmara. »

Telle est aussi l'opinion de M. de Buffon
 dans sa Théorie de la terre, Article XI. « En

« supposant, dit-il, que le fond de la mer
 « Noire fût autrefois plus bas qu'il ne l'est
 « aujourd'hui, on voit bien que les fleuves
 « qui arrivent, auront élevé le fond de cette
 « mer par le limon et les sables qu'ils entraî-
 « nent, et que par conséquent il a pu arriver
 « que la surface de cette mer se soit élevée assez
 « pour que l'eau ait pu se faire une issue;
 « et si les fleuves continuent toujours à amener
 « du sable et des terres, et qu'en même temps
 « la quantité d'eau diminue dans les fleuves
 « à proportion que les montagnes dont ils
 « tirent leurs sources, s'abaissent, il peut
 « arriver par une longue suite de siècles, que
 « le Bosphore se remplisse. » Ensuite il réfute
 Tournefort. Pierre Vesseling croit que lorsque
 ce bouleversement arriva, il engloutit les îles
 de Rhodos et Délos, qui dans la suite repa-
 rurent peu-à-peu sur la surface des eaux,
 ainsi que l'assure Philon. « Il est certain que
 « la mer diminue maintenant, témoins Rhodos
 « et Délos, îles fameuses, qui restèrent autre-
 « fois plongées dans l'eau, et disparurent
 « pendant longtemps. Dans la suite elles com-
 « mencèrent à reparoître peu-à-peu, et à
 « s'élever à mesure que la mer s'abaissoit;

« ainsi que le rapportent les histoires an-
 « ciennes. » Formilion prétend que ce fut
 à cette époque qu'arriva l'inondation de la
 ville de Troie dont Pline fait mention, Liv. II,
 Chap. 88, d'après Hérodote. « La mer enve-
 « loppa aussi Ilium (la ville de Troie) et
 « tous les environs de Tioutranie dans la
 « province de Misie. »

Nous trouvons dans la tradition un mo-
 nument qui atteste encore aujourd'hui que
 la mer Noire a déchargé ses eaux dans le
 canal de Byzance. Les marins et les habi-
 tans de ces contrées découvrent de temps en
 temps sur des rochers escarpés de la mer
 Noire, des colonnes sur lesquelles sont em-
 preintes des marques qui n'ont pu être
 formées que par des cordages qui retenoient
 des ancres. Dans d'autres endroits, sur le
 sommet de hautes montagnes, on rencontre
 souvent de gros anneaux de fer scellés dans
 le roc et propres à fixer les cordages des
 ancres de vaisseaux. L'auteur de Dgihan-
 num, dans l'original turc, atteste avoir ob-
 servé ces faits dans le canton de Djanig et
 ailleurs. « Il est certain, dit-il, que l'eau
 « de la mer Noire, dans les premiers temps

« de son débordement, s'éleva à un degré
 « incroyable jusqu'à la hauteur des mon-
 « tagnes, et qu'on fixoit les vaisseaux sur ces
 « montagnes, en les attachant à ces anneaux;
 « qu'ensuite l'eau ayant baissé au degré où
 « elle est, les pierres sur lesquelles étoient
 « empreintes les traces des cordages, les an-
 « neaux de fer et les rochers restèrent à
 « leur place éloignés de la mer, tels qu'on
 « les voit maintenant. Cette diminution des
 « eaux de la mer Noire nous a fait sup-
 « poser naturellement quelque débordement
 « qui ne pouvoit être que celui de la mer
 « Noire et la formation du canal de Cons-
 « tantinople. Une grande masse d'eau s'é-
 « tant répandue dans ce pays, celle de la
 « mer Noire commença à baisser.»

Une seconde preuve en faveur de cette
 opinion, ce sont les ruines d'anciens mo-
 numens que l'on découvre fréquemment dans
 l'intérieur du canal de Constantinople. Par
 exemple, entre *Akende-Bourrny* et *Bébeg*
 tout près du torrent, quand la mer est
 calme et l'eau limpide, on aperçoit des
 édifices et des arcades. Ces édifices ne sem-
 blent nullement être tombés de dessus la terre

dans la mer, mais ils paroissent avoir été construits sur ces lieux envahis depuis par l'inondation des eaux. On remarque pareilles ruines en face du palais du pacha Chemsy à Uskudan. Ces édifices se prolongent en ligne droite jusqu'au torrent, ainsi que l'assurent les pêcheurs et les habiles nageurs.

On peut ajouter une troisième preuve que nous avons acquise nous-mêmes plusieurs fois. Dans beaucoup d'endroits sur les côtes opposées du canal, la terre ou le limon et les pierres sont à peu près de même nature, ainsi que l'ordre et la disposition des angles parallèles. Par exemple, si du côté de l'Europe quelques montagnes sont argilleuses, si, à mesure qu'on avance vers le sommet, la terre est mêlée d'argile et de sable, et que tout en haut elle devienne caillou, pierre, etc.; passez sur les montagnes parallèles situées dans la partie asiatique, vous y observerez le même ordre dans les matières, la même qualité de terre. Sur les montagnes des deux côtés opposés du canal, nous avons trouvé même disposition d'angles, et mêmes rapports dans toutes les parties. Puisque les physiiciens se servent de cet argument pour prou-

ver le débordement des eaux et l'engloutissement des îles dans différentes parties du monde; puisque les Anglois se servent des mêmes observations pour démontrer que leur île a été séparée du reste de l'Europe, et que ce fut l'eau de l'Océan qui ouvrit le canal de Calais; il n'y a pas de doute qu'on ne puisse produire les mêmes découvertes à l'appui de notre opinion sur la formation du canal de Constantinople.

On ne sauroit donner en preuve des faits plus probables; à moins de supposer que la formation du canal est due non-seulement à l'irruption des eaux de la mer Noire, mais encore aux volcans qui s'y trouvoient dans les siècles reculés. L'Histoire des Argonautes en parle expressément. Ces navigateurs, arrivés en Thrace dans le canton de Constantinople, proche du canal, apprirent de Pinéus, roi de Thrace, qu'il y avoit à l'entrée du canal deux montagnes qui répandoient au loin sur la mer des flammes et de la fumée. Ces montagnes sont les deux rochers en face du phare nommé par les anciens *Djanien*; ainsi que l'explique Phormalion, tome I de l'Histoire de la mer Noire,

Liv. VIII et XXX. Il dit, d'après les recherches du physicien Spalanzani (1), qu'on voit encore aujourd'hui des traces de ces anciens volcans. Ce fait est confirmé par les montagnes de soufre et les mines qui se trouvent sur le canal près de *Sariar* et au dessous. De plus les fréquens tremblemens de terre qui se font sentir à Constantinople en sont de nouvelles preuves. Car les tremblemens de terre sont des suites naturelles de volcans antérieurs, ou des pronostics de volcans futurs.

De quelque manière que nous expliquions la formation du canal de Constantinople, on peut la placer avant la navigation des Argonautes dans la mer Noire. Suivant la Chronologie de Calmet, ce voyage maritime eut lieu l'an 1269 avant J. C., et 89 ans avant la ruine de Troie. Il importe de bien connoître cette époque, et d'examiner avec attention les détails que nous avons donnés sur la seconde cause de la formation du détroit.

(1) Spalanzani est un physicien très-connu de nos jours. Sous le sultan Hamid, il alla à Constantinople, visita lui-même les lieux, et recueillit quantité de faits curieux.

C'est une opinion assez généralement répandue qu'un jour la mer Noire sera comblée par la quantité prodigieuse de sable que les rivières y accumulent sans interruption; et par l'entassement de ces matériaux le canal de Constantinople sera fermé. Telle étoit l'opinion de Stradus, dans Strabon, Liv. I. Polybe fait plus d'efforts que lui pour persuader la réalité de ce système; voyez son quatrième Livre, où il s'exprime ainsi : « On ne doit pas s'étonner si les fleuves, « par leur rapidité continuelle, accumuleront « tant de matières, qu'enfin le Pontique « sera comblé. Non-seulement ce résultat « paroît vraisemblable, il est même néces- « saire. » Et il ajoute: « Nous dirons donc « qu'un jour ce lieu sera fermé et comblé, « jusqu'à ce qu'ensuite tout soit plein, c'est- « à-dire, Méotis et le Pont (qui est la mer « Noire). » Pour prouver que la mer Noire sera un jour comblée, il apporte en témoignage le Méotis, c'est-à-dire la mer d'Azoph qui n'est plus aussi profonde qu'anciennement, et qui est baissée au point que les marins ont besoin de rameurs. Aristote partage cette opinion. Polybe s'exprime ainsi :

« Peu-à-peu le Pont se remplit : cependant,
 « à cause de l'étendue de cette mer, le vul-
 « gaire ne croit pas à la possibilité de cet
 « événement futur. » Il appuie son raison-
 nement du mouvement des sables, appelé de
 son temps *stity*, et qui se fait à l'embouchure
 de l'*Ister*, c'est-à-dire dans un golfe de ce
 fleuve; ce mouvement augmente de jour en
 jour par la masse des limons que le fleuve
 entraîne dans la mer Noire, ainsi que le
 rapporte Sarradoce. Après ces détails, Polybe
 finit par dire: « Nous avons rapporté ces dé-
 « tails pour convaincre ceux qui ne croient
 « pas que le Pont un jour sera comblé, et que
 « les abymes de cette mer seront réduits à un
 « petit lac, sans avoir de communication avec
 « les eaux. » Gille, Liv. 1, art. 4, rejette cette
 opinion. Tournefort rit de la prophétie de
 Polybe. Mais Varennius, Liv. I, Chap. 16,
 est du même sentiment que Polybe. « Il n'y
 « a pas, dit-il, lieu de douter de la ferme-
 « ture du Bosphore, et que la mer Noire
 « deviendra un jour un lac. » M. de Buffon
 lui-même est de cette opinion. Dans sa Théo-
 rie de la Terre, art. 11, il réfute Tournefort.
 Nous pensons que le passage que nous avons

cité plus haut est exprimé avec plus de sa-
 gesse. Comme les rivières continuent toujours
 à porter dans la mer Noire du sable et du
 limon, leurs eaux diminuent à proportion
 que les montagnes d'où elles descendent s'a-
 baissent. Il peut arriver qu'ainsi, après une
 certaine révolution de siècles, le Bosphore
 se trouve peu-à-peu rempli. Mais un pareil
 événement dépend de plusieurs causes réu-
 nies. Il n'est pas possible d'en déterminer
 aucune, ni de donner raisonnablement la
 préférence à une opinion plutôt qu'à une
 autre.

CHAPITRE V.

Différens cours des eaux du Bosphore.

IL y a, dans le détroit de Constantinople, trois principaux mouvemens ou cours des eaux opposés les uns aux autres; le premier de la mer Noire à la mer de Marmara; le deuxième de la mer de Marmara à la mer Noire, qui est directement opposé au premier; le troisième a un courant différent des deux autres; il a lieu non à la superficie des eaux, mais dans l'intérieur. Quant au premier de ces courants, il est évident que l'eau de la mer Noire coule toujours du canal de Constantinople dans la mer de Marmara, et de là se jette avec impétuosité dans la Méditerranée. C'est pourquoi on lui a donné le nom de *Torrent*. La cause de sa rapidité n'est pas clairement déterminée. La plupart des Turcs croient qu'elle est un effet naturel de l'abondance des fleuves qui entrent dans la mer Noire; et que cette mer pousse, vers le canal de Constantinople, autant d'eau qu'elle

en reçoit; voilà, disent-ils, pourquoi il reste toujours dans la mer Noire la même quantité d'eau, et que le grand nombre de fleuves qui s'y rendent ne l'augmente point. Cette cause de la rapidité du canal n'est vraisemblable qu'en apparence. Si on examine les choses de plus près, on reconnoitra qu'on attribue à cette cause un effet qu'elle ne peut produire; qu'en conséquence on n'a pas trouvé la véritable cause. Que l'on dise que la mer Noire reçoit dans son sein un grand nombre de fleuves, qu'elle envoie ses eaux dans le canal, que leur quantité ne diminue jamais; ce sont des faits incontestables : mais prétendre que cette affluence de rivières est la cause du courant rapide qui règne d'un bout à l'autre du canal, et que ce courant maintient la mer Noire dans son équilibre, cela n'est point soutenable. Indépendamment d'une multitude de petites rivières, on compte neufs grands fleuves qui ont leur embouchure dans la mer Noire, savoir : du côté de l'Europe, 1.° le Thouna ou le Danube. 2.° Le Thourla ou le Dniester. 3.° L'Ozon-Souhy ou le Dniéper. 4.° Le Ten ou Donavis, du côté de l'Asie. 5.° Le Kouban.

6.° Le Rion. 7.° Le Djorak. 8.° Le Kezel-Ermak. 9.° Le Sakarié. Or les eaux qui sortent par le canal équivalent à peine aux eaux d'un seul des fleuves qui entrent dans la mer Noire. « C'est pour cela, dit Tournefort, « que le Bosphore de Thrace ne peut être « comparé avec un seul de ces grands fleuves. » Voyez Buffon, Théorie de la Terre, Art. XI. Si l'on a de la peine à comprendre ce sujet difficile, il est au moins facile de comparer la longueur et la profondeur du Bosphore avec la longueur et la profondeur des neuf fleuves pris ensemble; et, par ce moyen, on concevra que les eaux qui forment le courant du Bosphore ne sont pas en aussi grande quantité que celles des fleuves qui se déchargent dans la mer Noire. Ainsi la largeur ordinaire du Bosphore est de huit cents pas (environ un mille), et sa profondeur ordinaire est de dix-huit brasses. En admettant quatre cents pas de largeur ordinaire pour chacun des neuf fleuves pris séparément, et quatre brasses de profondeur, on auroit alors, pour la largeur totale des neuf fleuves pris ensemble, trois mille six cents pas qui font plus de trois milles et demi,

et une profondeur de trente-six brasses. De cette manière, après avoir donné la largeur et la profondeur du Bosphore le plus exactement possible; et la longueur et la profondeur des neuf fleuves étant portées au moins possible, on voit que la masse d'eau de ces derniers excédera toujours de beaucoup celle des eaux qui sortent par le canal du Bosphore. Que répondra-t-on encore, si l'on observe que les quatre bouches du Danube, qui se déchargent dans la mer Noire, sont considérées par les géographes comme plus larges et plus profondes que le canal? Que dirons-nous des autres fleuves grands et petits qui entrent dans la mer Noire, dont le nombre va jusqu'à quarante, suivant Strabon, Liv. V? On voit par là que les eaux des fleuves ne sont pas la seule cause de la rapidité du courant.

Il est plus vraisemblable d'admettre, pour le courant de la mer Noire vers la mer Méditerranée, la même cause que celle que les géographes assignent au courant de la mer Atlantique entre l'Océan et la Méditerranée. Car comme le Pont Euxin se décharge dans la Méditerranée par le canal de Constantinople; de même aussi l'Océan Atlantique se

décharge dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Dans l'une et dans l'autre de ces mers il coule également quantité de fleuves. Les géographes admettent, pour cause du courant de Gibraltar, la position de la Méditerranée plus basse que celle de l'Océan. Par conséquent l'eau de l'Océan, semblable à celle d'un fleuve rapide, doit nécessairement faire effort pour entrer dans le détroit de Gibraltar, et conserve ainsi une égalité d'élévation. Il paroît probable aussi que la Méditerranée, au moins en partie, est plus basse que la mer Noire, et que cette disproportion d'élévation est la vraie cause pourquoi l'une se décharge dans l'autre par le canal de Constantinople. Ainsi la mer Noire peut être considérée comme un fleuve relativement à la Méditerranée. C'est de cette manière que le Nil sortant d'un lac coule et entre dans la Méditerranée, parce qu'il est dans une position plus élevée : de même que la mer Noire entre dans la Méditerranée, parce qu'elle a plus d'élévation que cette dernière.

Parmi les anciens Stradus et Strabon, Liv. I, adoptèrent cette opinion. Il est très-raisonnable de penser que de ces deux mers qui

se réunissent par le canal, l'une soit plus élevée que l'autre; ainsi que l'enseigne la Géographie, et comme l'a démontré Varennius par une expérience authentique faite sur la mer d'Allemagne, qui est plus élevée que le golfe de Finlande ou de Hollande.

La déviation du courant du Bosphore est ainsi décrite par Polybe, Liv. IV: « Les eaux
« du Pont coulent directement jusqu'en face
« du temple de Mercure (1), en Europe, qui
« est l'endroit le plus étroit du Bosphore: là,
« comme un trait lancé avec violence, elles
« sont entraînés dans une autre direction par
« une force invincible. Après plusieurs tour-
« noyemens, elles s'élancent avec impétuosité
« vers les côtes de l'Asie; ensuite, par mille dé-
« tours, elles vont et reviennent autour de cer-
« taines côtes de l'Europe, où sont les pro-
« montoires qu'on nomme *Estiens* (2); de là,
« elles s'élancent avec une extrême rapidité
« vers la Vache (3), qui est un lieu de l'Asie

(1) En turc *Kaialar-Bourny*.

(2) En turc *Akende-Bourny*.

(3) C'est l'endroit d'Uskudar, où est aujourd'hui le palais de Chemsy-Pacha.

« ainsi nommé, parce que, selon la Fable,
 « ce fut là que débarqua *Io*, après avoir tra-
 « versé le détroit. Enfin, les courans et les
 « ondes étant repoussés avec violence de ces
 « lieux, se dirigent vers la ville de Byzance,
 « dont une partie, dit-il, communique avec
 « le golfe appelé *Corne*, qui est un port entre
 « Constantinople et Galata ; mais la grande
 « partie coule vers la mer de Marmara. »

Gille, Liv. I, Chap. 4, compte sept grandes déviations ou torrents dans le détroit ; c'est pourquoi il y place sept fameuses sinuosités d'une extrémité à l'autre. Je les ai pareillement comptées, et j'en ai trouvé le même nombre. La première sinuosité est *Keuie-Bachy*, avec *Kalender* et *Tarabia*. On observe plus de rapidité dans le torrent de *Keuie-Bachy* que dans ceux d'*Omour-Erin*, de *Madjar-Bourrny*, etc. Il ne faut pas les considérer comme un détour ; ces sinuosités sont seulement un passage du torrent de la mer Noire dans le Bosphore. La seconde est *Ilaria* ou *Masgara-Bourrny*, avec *Kandleja*. La troisième est *Kaïalar-Bourrny*, avec *Cheïkan-Akende*. La quatrième *Kandilly-Bourrny*, avec *Zeithim-Bourrny*. La cinquième est

Akende-Bourrny, avec *Desterdar-Bourrny*. La sixième *Scudar* ou *Chemsy-Pacha*, avec *Kouzghondjouk* et *Isthavros*. La septième est *Seraï-Bourrny*.

C'est d'après la direction des vents du Nord et du midi, que la rapidité et l'agitation des eaux du canal de Constantinople sont plus ou moins fortes. Lorsque le vent est au nord, le courant devient si rapide qu'il est souvent funeste aux vaisseaux qui passent difficilement ; ils sont forcés de se retirer près des côtes. Pour profiter avec avantage du vent du midi, il faut suivre le torrent qui est alors contre le courant. On y voit s'élever, sur la superficie, de grandes vagues ; quand son agitation devient extrême, et qu'il touche à l'embouchure du canal, le courant rétrograde aussitôt de la mer de Marmara vers la mer Noire. Alors les vaisseaux peuvent naviguer aisément de bas en haut vers la mer Noire. Si cet état d'agitation dure plus longtemps, les eaux du courant se jettent vers les côtes et s'écoulent en partie par les abîmes intérieurs. Ce conflit extraordinaire des élémens nous démontre que chacun des êtres créés franchit tous les obsta-

cles pour remplir sa destinée qu'il ne sauroit éviter.

Le deuxième mouvement des eaux du canal est produit par le premier, quoiqu'il lui soit opposé. Comme dans les principaux promontoires il y a un mouvement d'eau qui provient d'en haut, c'est-à-dire, qui va de la mer Noire à celle de Marmara; également dans les principaux golfes il y a un mouvement qui se fait de bas en haut, c'est-à-dire, qui va de la mer de Marmara à la mer Noire, qu'on a jugé à propos de nommer *Timaiartzank*, anti-torrent, que les habitans appellent *Anafort* (contre-courant); c'est pourquoi les navigateurs, qui viennent du côté de la mer Noire, cherchent toujours à faire leur trajet par le golfe. Les corps, tombés dans le golfe, sont aussi transportés vers le haut, jusqu'à ce qu'enfin ils soient parvenus à l'extrémité du golfe où commence le courant; alors, entraînés par le courant, ils descendent dans la partie la plus basse. Arrivés là, ils sont de nouveau repoussés vers le haut, puis ramenés en bas. Ces mouvemens de réaction se répètent, jusqu'à ce qu'enfin la force du cou-

rant pousse ces matières au delà du canal dans la mer. Cette double opposition du mouvement des eaux nous démontre qu'il y a constamment quelque chose d'admirable à voir à Constantinople. Il y a peu de temps, sous le règne du sultan Ahmid, une grosse masse de pierres liées ensemble se détacha de la porte nommée *Balché-Kapou*, et roula au fond de la mer. Elle fut bientôt repoussée près de la terre; mais les eaux du golfe et celles du courant la repousoient à leur tour dans l'abyme, d'où elle remontoit encore. Cela dura près d'un mois; on la voyoit allant et venant comme une île flottante. Nous avons été témoins de ce phénomène.

De pareils mouvemens s'observent aussi dans les grands fleuves et dans tous les golfes où il y a des montagnes qui forment des golfes, et dans lesquels entrent des courans. La rapidité des courans qui entraîne les eaux des fleuves dans un golfe, entraîne aussi les eaux du golfe dans les fleuves par un mouvement opposé, et ils sont repoussés de même par un autre mouvement contraire. Ces contrariétés durent jusqu'à ce qu'enfin l'un des courans cède à l'autre.

Tout corps qui s'agite sur la surface d'un golfe, fait souvent des tours et retours du golfe au fleuve et du fleuve au golfe; jusqu'à ce qu'enfin poussé en ligne droite par la force du courant, il aille se précipiter dans la mer. Si la rapidité des courans est égale à celle des contre-courans, alors en luttant l'un contre l'autre, ils forment un tournoyement qui règne depuis la surface des eaux jusqu'au fond que nous appelons gouffre: ce qui arrive lorsque le golfe est très-étendu et environné de petits golfes terminés par quelques caps avancés dans la mer. Arrivé devant le cap, le contre-courant prend plus de force et lutte avec avantage contre l'autre courant. C'est ce qui arrive souvent devant *Candilly-Bourrny*, dont nous parlerons bientôt.

Les mouvemens des tourbillons ou tournoyemens passagers qui arrivent souvent dans le lieu qu'on appelle pays d'*Orkoz*, ont une cause toute différente. Ce phénomène s'observe ordinairement pendant l'hiver, surtout dans les mois de novembre et décembre. Ces mouvemens sont funestes aux pêcheurs; car ils entraînent leurs lignes. Cette sorte

d'agitation est principalement produite par les vents qui soufflent du côté de la mer Noire.

Les courans d'eau qui viennent du côté de *Kiaghedkhané d'Alibeyg-Keuie* produisent aussi une espèce de tourbillon; car ces eaux coulent avec une impétuosité extraordinaire, se précipitent avec violence dans le canal entre *Seraï Bourrny* et *Scudar*, et poussent le canal vers la mer de *Marmara*. Le canal semble vouloir empêcher leur entrée, en leur opposant comme un rempart la force de ses eaux; mais les rivières forcent ces obstacles, et se mêlent avec l'*Anafort* ou le contre-courant du côté de la *Romanie*, puis elles remontent jusqu'à *Bechek-d'Ach*, *Ortakeuie* et *Desterdar-Bourrny*. Après quoi elles se mêlent peu-à-peu avec les courans, et sortent ensemble du canal; c'est pourquoi, depuis les côtes de la *Romanie* jusqu'à *Desterdar-Bourrny*, les eaux ont un courant opposé.

Quelquefois pourtant cette combinaison de mouvement est dérangée. Par exemple, lorsque le vent du midi est violent, les courans semblent aller de la mer de Mar-

mara vers la mer Noire. Anafort présente le même phénomène, il suit le courant du canal; puis, après avoir battu les côtes et formé un vaste tourbillon dans le golfe de Constantinople, il va se jeter dans le Marmara, en heurtant les côtes maritimes, et faisant des tournoyemens dans le golfe de Constantinople d'où il s'échappe ensuite. Lorsque les eaux d'Anafort et du courant ordinaire se rencontrent devant *Djihansghir* et *Fendekle*, là elles se heurtent violemment, forment des vagues, et en couvrent toute la largeur du canal.

La rencontre du courant ordinaire et d'Anafort produit un autre phénomène que les habitans appellent *canal*, mot qui signifie chemin ou passage d'eau. Les eaux se heurtent en ligne droite, sans que ce choc produise un grand gonflement. C'est pendant la durée de cette agitation paisible que les pêcheurs prennent le plus de poissons.

Il se fait au fond du canal un troisième mouvement des eaux; on peut l'appeler *courant intérieur*; il est digne de fixer notre attention. L'eau qui se trouve à une pro-

fondeur ordinaire prend ordinairement un cours opposé à celui qu'elle a dans la partie supérieure; c'est-à-dire que dans le Bosphore elle coule de la mer de Marmara à la mer Noire. Parmi les anciens, Procope en fait mention (1). « Il est prouvé, par le témoignage des pêcheurs, qu'en général la masse qui tient à la surface, celle en un mot qui paroît à nos yeux, se porte vers la ville de Byzance; mais que la masse qui est à une certaine profondeur, et qui remplit ces gouffres que nous appelons *Abymes*, le courant d'eau marche à l'opposé du premier, et prend un chemin contraire à celui que suivent les eaux de la surface de la mer. C'est pourquoi, lorsque les pêcheurs jettent leurs filets, ils sont toujours entraînés vers *Hiéros* par la force des eaux qui coulent en dessous. » Gille, Liv. I, Chap. 4, en parle aussi comme d'une chose extraordinaire et prouvée seulement par le témoignage du peuple et des pêcheurs. Tournefort s'efforce d'en donner des explications. Louis Marsilly a fait, sur ce double

(1) Hist. du sixième Siècle. Lettre IV, sur une Guerre malheureuse, Chap. 6.

courant, des recherches savantes qu'il appuye par des preuves de faits. Les pêcheurs et les navigateurs ont confirmé cette observation par leur propre expérience. Si l'on jette au fond de la mer des filets ou autre chose, au lieu de les retrouver en bas vers la mer de Marmara, on les retrouve en haut vers la mer Noire. Par exemple, si l'on jette son filet dans la mer devant *Ekuz-Limany*, au bout de quelque temps on le retrouve devant le village de *Tchenghel*. Gréaves nie qu'il y ait de semblables courans au fond de la mer; il soutient qu'il n'y a point de courans intérieurs dans le canal de Constantinople. M. de Buffon, *Théorie de la Terre*, Art. XI, adopte la même opinion. « Je sais bien, dit-il, « que quelques gens ont prétendu qu'il y « avoit, dans le détroit de Gibraltar, un double « courant, l'un supérieur qui portoit l'eau « de l'Océan dans la Méditerranée, et l'autre « inférieur, dont l'effet, disent-ils, est contraire; mais cette opinion est évidemment « fausse et contraire aux lois de l'hydrostatique: on a dit de même que dans plusieurs « autres endroits il y avoit de ces courans « inférieurs, dont la direction étoit opposée

« à celle du courant supérieur, comme aussi « dans le Bosphore, dans le détroit du « Sund, etc.; et Marsilly rapporte même « des expériences qui ont été faites dans le « Bosphore, et qui prouvent ce fait; mais il « y a grande apparence que les expériences « ont été mal faites, puisque la chose est « impossible, et qu'elle répugne à toutes les « notions que l'on a sur le mouvement des « eaux. » Il croit seulement que les eaux des fleuves et des mers ont des cours opposés les uns aux autres. Des personnes qui avoient fait des expériences sur cet article nous ont assuré qu'en jetant le filet ou autre chose dans le courant de certains endroits du canal de Constantinople, où le courant supérieur occupe toute la surface des eaux, et où l'on ne voit point de courant opposé à lui; dans ces endroits même le filet, au lieu d'aller vers le bas en suivant le courant, prenoit une autre direction, et se dirigeoit vers la mer Noire; pourvu toutefois que dans ces circonstances l'entrée des courans ne fût pas agitée par le vent ou par des tourbillons. Ainsi ce n'est pas dans un seul endroit du canal qu'on observe ce phénomène, comme

le racontèrent les pêcheurs à Procope; c'est encore en beaucoup d'autres endroits où entrent des courans.

On a remarqué, dans le détroit de Gibraltar et dans d'autres mers, de pareils courans d'eau qui prennent une direction opposée au courant ordinaire. Des hommes instruits, de savans hydrauliques et d'habiles navigateurs sont de cette opinion. Entre autres M. Deslandes qui vérifia ces faits dans les années 1770 et 1773, et donna la relation de ses expériences et de ses observations à M. de Buffon. Ce savant fit, à différentes reprises, pendant un mois, des expériences sur les bords de l'Océan en face de la Guinée, province d'Afrique, entre le cap Gonsalve et celui de Sainte-Catherine. Les eaux de cette mer sont toujours limpides. Sa profondeur est de huit brasses d'eau. Le plomb de la sonde pesoit dix livres turques (environ quatre kilogr. et demi): avant de sonder, il attacha à la sonde une planche longue de deux brasses, puis il jeta le tout à la mer; la planche se mût d'abord suivant la direction du courant de la surface, c'est-à-dire, alloit vers le sud-ouest. Mais quand la sonde fut enfoncée davantage dans

l'eau, M. Deslandes s'aperçut que le courant avoit changé de direction, et que le mouvement de la planche devenoit indéci. Il fit descendre la sonde un pied plus bas encore; alors il s'aperçut que la planche prenoit une direction tout-à-fait opposée à celle du courant de la surface, c'est-à-dire, alloit vers le sud-est. De cette manière, en plongeant la sonde jusqu'à une profondeur de huit brasses, il trouva qu'une masse d'eau supérieure de trois brasses alloit vers le nord-ouest, et que la masse d'eau qui se trouvoit au dessous alloit vers le sud-est. Il répéta la même expérience à six ou sept parasanges de la terre, dans un endroit, où la profondeur de l'eau étoit de cinquante brasses. Il trouva que la hauteur du premier courant étoit de douze à quinze brasses. Il enfonça davantage sa sonde, et il reconnut également que plus bas les eaux prenoient une direction opposée à celles d'en haut, une direction enfin tout-à-fait semblable à celle qu'on découvre dans le sein des eaux du canal de Constantinople. Sitôt que Buffon fut convaincu de la certitude de cette expérience, il abandonna sa première opinion, comme

on peut le voir dans son *Traité de la Théorie de la Terre*.

Quant à la cause de ces faits, M. Deslandes prétend que ces courans au fond des mers sont occasionnés en partie par les vents et en partie par les fleuves qui, en entraînant avec eux quantité de sable et d'immondices, mettent un obstacle au cours du courant ordinaire. Peut-être aussi la position du lit de la mer peut donner à l'eau une marche rétrogressive. Il ne pense pas que la lune ait la moindre influence sur ces courans; car, dans tous les quartiers de la lune, on voit les mêmes courans dans la mer. Au reste, sur de pareils sujets « que chacun pense et parle, comme « bon lui semble. » Procope, *Hist. des Guerres*, Chap. 6.

CHAPITRE VI.

Température du Bosphore.

GÉNÉRALEMENT parlant, l'air du détroit est sain, principalement dans les lieux élevés et sur les montagnes. Ses rivages sont fort recherchés par les habitans de Constantinople, à cause des avantages que procure le voisinage de la mer et la facilité des transports. L'air qu'on y respire ne vient pas du côté des montagnes : il arrive en ce lieu après avoir traversé différentes côtes de la mer, ce qui le rend chaud, surtout dans les vallons et les prairies. Il vient ordinairement, du Nord oriental, un vent rafraîchissant appelé par les Turcs *Poïraz*. C'est pour cela que les lieux où ce vent se fait le plus sentir sont fort recherchés pour les maisons de plaisance : c'est pour cela aussi que les Turcs ont tant multiplié les maisons de campagne sur le canal, plutôt que dans d'autres lieux plus voisins de Constantinople. L'air près du détroit est plus pur qu'en

aucun autre lieu. Le vent oriental, appelé par les Turcs *Meltem*, dure très-longtemps pendant l'été. Les premiers jours que ce vent souffle, il est appelé par les Turcs (1), *Khiraz Meltem*, et quand il est près de cesser (2) *Khabak Meltem*. Ils ont tiré ces noms des productions qui viennent en maturité à cette époque. Le vent recommence à souffler une troisième fois, et dure plus que les deux premières, c'est-à-dire, jusqu'à quarante et cinquante jours. Lorsque *Meltem* vient du côté d'Orient en ligne droite, il n'est pas aussi favorable aux habitans : car alors il est très-chaud et plus nuisible que salutaire. Si par malheur il souffle dans les temps de peste, il propage et empire le mal.

Ordinairement dans la matinée où l'air et la mer sont calmes, le vent est abattu ; mais après le lever du soleil, lorsque la chaleur commence à augmenter, le vent aussi commence à agiter la mer : quand le soleil baisse, le vent reprend son calme ; et, vers le soir, il semble assoupi. Tant que les tempêtes

(1) Naissance des cerises.

(2) Saison des concombres.

ne viennent pas déranger l'ordre, tous les vents se conduisent à peu près de même. Dans ces cantons l'hiver est très-rigoureux, surtout en janvier et mars ; très-souvent il y neige en grande quantité, quelquefois les rivières gèlent, ainsi que la surface de la mer, et ses eaux dans les endroits peu profonds. Mais les exemples en sont rares : nous en avons eu un en 1779 ; la partie maritime du port de Constantinople qui est entre *Eioub* et *Ghazker* fut totalement gelée. Les vieillards de nos jours qui en ont été témoins oculaires s'en rappellent encore : quelques-uns d'eux déclarent qu'un pareil événement étoit déjà arrivé, et qu'ils en avoient de même été témoins. Par un phénomène extraordinaire, sous le règne de l'empereur Copronime, la mer fut gelée. Gille, Liv. I, Chap. 4, place cet hiver en l'an 756 ; d'autres le placent l'an 763, où la mer Noire fut gelée. L'eau du détroit de Constantinople étoit dure comme la pierre, ainsi que raconte l'historien Zonare qui vivoit au commencement du douzième siècle. « Sous le « règne de Copronime, dit-il, il survint « un hiver si rigoureux, que non-seulement

« les rivières, mais encore la mer Septentrio-
 « nale (la mer Noire) furent gelées dans une
 « étendue de plusieurs lieues. La même chose
 « arriva dans le canal; les endroits par où
 « l'on passoit de la ville à *Crysopolis* furent
 « gelés; il y tomba beaucoup de neige qui
 « fondit d'abord et ensuite épaisit la glace.
 « Les hommes traversoient à pied le canal
 « jusqu'à *Crysopolis*; les mulets chargés,
 « les boeufs traînant de lourds chariots pas-
 « soient de même. La même chose eut lieu
 « en différentes mers. Lorsque l'air s'adou-
 « cit, les glaces se fondirent, formèrent une
 « débâcle épouvantable, et les glaçons se
 « pressoient avec rapidité vers la mer. Cette
 « débâcle ressembloit à des îles ou à des
 « rochers flottant sur les eaux. Des familles
 « entières et quantité d'animaux, entraînés
 « par cette force irrésistible, périrent victimes
 « de ce fléau. Quelques fragmens de ces
 « glaçons, poussés par les vents et l'eau de la
 « mer, allèrent heurter si violemment contre
 « les murs de la ville, que non-seulement
 « ils renversèrent cette muraille, mais en-
 « core beaucoup d'édifices qui se trouvoient
 « dans le voisinage.» Avant Zonare, l'histo-

rien Théophane, contemporain de cette cata-
 strophe, avoit écrit que la mer fut gelée dans
 une étendue de cent milles géographiques.
 La glace fut d'abord de trente, ensuite de
 cinquante brasses d'épaisseur. Voici ce qu'il
 écrit à ce sujet : « Au commencement du
 « mois de février, les glaces, par la per-
 « mission de Dieu, furent brisées en dif-
 « férens morceaux de si grande étendue,
 « qu'ils ressembloient à des montagnes. Par
 « la force des vents, ils furent poussés à
 « *Daphnous* et à *Iééron*, de là dans le
 « détroit du Pont (la mer Noire), dans
 « la ville de Constantinople, ils parvinrent
 « aux bords du Propontide (la mer de Mar-
 « mara), et parcoururent toutes les côtes des
 « îles et d'*Avidos* (qui est à *Boghaz-Issar*).
 « Nous avons été témoins oculaires de ces
 « faits : puisque sur un seul de ces mor-
 « ceaux, avec trente jeunes gens du même
 « âge, nous avons été nous promener. Sur
 « les glaçons, on voyoit des cadavres d'hommes
 « et d'animaux domestiques et sauvages.
 « Cette glace s'étendoit depuis le port de
 « *Sophia* (1) jusqu'à la ville de Constantinople,

(1) C'est-à-dire, du côté de *Chatlad* et d'*Akor Kapovin*.

« et depuis Crysopolis jusqu'au rivage de
 « S. Mamas et aux pieds de Galata. On pou-
 « voit alors passer d'un côté à l'autre sans
 « difficulté, comme si on eût marché sur
 « un grand chemin. L'un de ces glaçons
 « alla frapper contre les marches du port
 « d'*Akropolis* (qui est maintenant *Seraï-*
 « *Bourrny*) et les brisa. Un énorme morceau
 « alla tomber avec fracas contre les murs de
 « la ville; il causa une si violente secousse,
 « que l'effet de la commotion se fit sentir
 « au loin dans l'intérieur des maisons. Cette
 « masse effrayante roula en grossissant de-
 « puis la ville jusqu'au Bosphore. Son élé-
 « vation surpassoit la hauteur des murs de
 « la ville.» Nicéphore de Constantinople écrit
 mot-à-mot absolument la même chose que
 Théophane.

Après cette gelée, il survint une grande sé-
 cheresse et une disette générale causée par
 la durée des vents. Ces iléaux ne cessèrent
 que lorsque les fontaines et les rivières, au-
 paravant desséchées, eurent repris leur cours.
 C'est ce que disent Théophane et Zonare.
 Léon, ce grammairien, qui vivoit au dixième
 siècle, sous le règne de l'Empereur Romain,

confirme ce qu'ils disent sur le froid violent
 qu'on éprouva dans ces contrées. Il rapporte
 qu'il gela sur terre pendant cent vingt jours.
 Il ne parle pas de la gelée de la mer Noire.
 Gille écrit que de son temps on éprouva,
 à deux reprises différentes, un froid si cui-
 sant, que les eaux du port de Constantinople
 (c'est-à-dire, depuis *Kiaghedkané* jusqu'à
Galata), se revêtirent à leur surface d'une
 glace si rude, si raboteuse et hérissée, qu'elle
 empêchoit les marins les plus intrépides de
 traverser. On obligea, par un édit, les par-
 ticuliers de casser la glace pour tracer un
 chemin. Démétrius Candemir, écrivant sur
 l'histoire des Ottomans, dit qu'en 1621 un
 froid excessif gela la mer qui est entre
 Iscutar et Constantinople, au point que les
 peuples traversoient à pied d'un côté à l'autre
 la mer glacée.

De temps en temps il y tombe des pluies
 abondantes très-nuisibles : c'est ce qui est
 arrivé de nos jours l'an 1789, le 11 no-
 vembre, le jour de lundi, selon l'ancien ca-
 lendrier; et l'an 1204, selon l'hégire des
 Turcs, le huitième jour du mois de séfer,
 une grande pluie causa des ravages affreux,

surtout dans les villages situés près des montagnes ou des coteaux. Ces lieux conservent encore de tristes preuves de ces désastres. Il étoit déjà tombé une pareille pluie l'an 1751, mais elle ne causa pas autant de dégats.

Il s'y élève fréquemment des tempêtes violentes accompagnées de tourbillons. En 1785, au mois de février, il se forma un ouragan terrible; dans l'espace d'un instant, il engloutit dans le détroit plus de trente vaisseaux. Le célèbre voyageur en Orient, Chardin, qui vivoit vers la fin du dix-septième siècle, dit qu'à l'entrée de la mer Noire par le Bosphore, dix-sept vaisseaux furent brisés par la tempête, et que le seul jour de Khassim, dans l'année suivante, trente-six autres vaisseaux périrent. Souvent, dans les vallons qui avoisinent le canal, il s'élève subitement un vent furieux nommé par les habitans *Djivarna*. Aussitôt les vaisseaux déployent le signal de détresse. Ensuite le vent du midi devenant plus fort, il rassemble de noirs tourbillons sur les côtes de l'Europe qui sont vis-à-vis de l'embouchure de la mer de Marmara. De là il chasse l'eau de la mer dans l'intérieur de ces pays. Comme il est opposé au courant

de la mer, il soulève de grandes vagues sur la superficie des eaux. Il souffle avec une violence extraordinaire sur les côtes de la mer, pour s'ouvrir un passage; il découvre les toits, brise les poutres, renverse les maisons voisines de la mer, au point que certaines années à *Bechikdach* on est obligé de reconstruire beaucoup de maisons particulières et de palais des princes. La foudre ne frappa jamais ni si fréquemment, ni si désastreusement.

De temps en temps l'atmosphère est chargée de brouillards épais. Ce qui arrive ordinairement en décembre et en mars. Ils sont si incommodes pour les vaisseaux qui vont à l'extrémité de la mer Noire, qu'ils ne peuvent pas séjourner longtemps dans le détroit. Mais l'air qu'on y respire d'ordinaire est pur. Ce qui faisoit dire au poète Claudien, en faveur d'Honorius, quatrième consul vers 176, *Bosphore, ton atmosphère n'est point infectée par la puanteur des brouillards*. Quant à ce que rapporte Apollonius sur les Argonautes, lorsqu'il dit qu'en arrivant à Cilicon (qui est *Capoudari*) et observant d'un lieu élevé, ils découvrirent que l'air

du Bosphore étoit très-épais, on doit entendre ce passage dans ce sens, que le Bosphore leur parut ainsi, à cause de l'éloignement. Car un pays quelconque, vu de loin, nous semble toujours couvert de ténèbres.

CHAPITRE VII.

Anciennes et nouvelles provinces du Bosphore, peuples anciens de ces contrées, leurs gouvernemens.

LE Bosphore s'étend de l'Asie à l'Europe ou de l'Anatolie à la Romélie. Le côté d'Asie forme la province ou le Sandjak qu'on nomme *Kodja-Ely* ou mieux encore *Kodja-Ily*, c'est-à-dire terre de Kodja. Au nom de Akdja, Kodja, un des lieutenans de Osman-Ghazy, s'empara de ce pays. Suivant les registres de la chancellerie impériale des provinces, on place dans cette contrée deux *kadeleks* (diocèses), qui sont celui d'*Uskudar*, et celui d'*Iorous*. Ces deux *kadeleks* de *Kodja-Ily* s'allongent sur les côtes de Boghaz-Itchy. D'après les livres de la chancellerie d'*Uskudar*, c'est un *kadelek* de 500 poulis de revenus, quoiqu'il soit un des *kadeleks* de *Kodja-Ily*. Cependant il est regardé comme un lieu impérial, à la principauté duquel sont réunis les *kadeleks* d'*Iorous*, de *Kara-Mioursel* ou *Kara-Mousal*,

de *Kaïmas*, de *Keupry*, de *Guindjily* et de *Kartal*. Les rivages du détroit dans la partie d'Anatolie renferment deux kadeleks. L'un se nomme *Uskudar* qui est le principal, et le second *Iorous* qui en dépend. Anciennement les côtes du détroit du côté de l'occident septentrional terminoient cette petite contrée de l'Asie appelée par les Latins *Bithinie*, et par les Arméniens *Piouthanie*. C'est ce que rapporte Salluste dans Isidore. « Autrefois, dit-il, « elle porta plusieurs noms; on l'appela « d'abord *Bébricie*, ensuite *Migdonie*, enfin « du roi Bithinus, *Bithinie*. C'est aussi la « grande *Phrygie*, c'est-à-dire, selon moi, « la Phrygie. Ses premiers habitans, les Bébriciens ou Vévriciens, lui donnèrent le « nom de *Vévricie*, ensuite de *Thrace* (comme l'avance Hérodote) des Vitiniens et des Tiniens, quand ils eurent défait les Tiniens; « et les Vévriciens qui habitoient dans ce « lieu furent transportés ailleurs. Ce pays « retint leur nom. » « Sur tout le rivage (écrit « Pline, Lettre V) habitent les Tiniens; mais dans l'intérieur sont les Bithiniens. Quelque temps après les noms de Vévriniens et de Tiniens furent abandonnés. Tout le peuple s'ap-

pela *Bithinien* ou selon nous *Pioutanien*, et la province *Bithinie* ou selon nous *Pioutanie*.

Dans les premiers temps ils eurent des princes particuliers qui portoient le nom de rois; mais l'histoire du règne de ces princes, de leur dynastie, est fort obscure et incertaine. Lors de l'expédition des Argonautes, Amicus y régnoit; ainsi qu'il est rapporté dans la Description de *Beickosy*. Les princes qui régnèrent après la mort d'Alexandre-le-Grand sont mieux connus; le dernier se nommoit Nicomède III; il mourut sans enfans, 75 ans avant J. C. Il laissa les Romains héritiers de tous ses domaines. C'est ainsi que la Bithinie passa entre leurs mains, sans effusion de sang.

Les côtes du détroit jusqu'à Féner, touchent aux limites de la principauté du Voïvode de Galata et de son Monla, dont les cantons sont *Béchik-Dach*, *Iéeni-Keüie*. On y a établi des *Magkkeiné*, vulgairement *Meghguénné*, c'est-à-dire, des tribunaux où les kadiks, c'est-à-dire les juges siègent. Il y a certains jours indiqués pour que le public prenne connoissance des causes par

lui-même ou par ses fondés de pouvoir. Anciennement toutes les côtes du détroit faisoient partie de la province de *Thrace* selon les Latins, et chez les Arméniens *Thraguia*, dont les différens cantons étoient autrefois habités par divers peuples robustes mais barbares. Hérodote en parle ainsi dans son cinquième Livre : « S'ils pouvoient se réunir sous un seul gouvernement, ils subjugueroient tous les peuples voisins. Le premier législateur qui les fit sortir de la vie sauvage, leur orna l'esprit d'instructions, et établit chez eux des lois civiles, fut Amolxis, disciple de Pithagore. » Avant Alexandre-le-Grand, les Thraces avoient eu des rois dont quelques-uns ne nous sont connus que de nom. Le royaume avoit été divisé en trois états séparés, lesquels se trouvant de nouveau réunis en un seul passèrent sous la domination d'Alexandre-le-Grand. Après la mort d'Alexandre, on rétablit sur le trône de Thrace un roi qui se battit deux fois contre Lysimaque, successeur d'Alexandre. Quelque temps après une colonie de Francs inonda la Grèce, et pénétra jusques dans la Thrace où ils se

fixèrent et se donnèrent un roi dont parle Polybe, Chap. 3. Mais les naturels du pays, se sentant plus forts que les Francs, les chassèrent et mirent un des leurs sur le trône. Ces princes conservèrent leur puissance de père en fils jusqu'au temps de l'empereur Vespasien qui régna dans le premier siècle. Alors la Thrace fut réduite en province romaine. A la suite de diverses révolutions qu'elle éprouva avec la Grèce, elle fut alternativement soumise aux Romains et aux Grecs, jusqu'au quinzième siècle où les Ottomans s'emparèrent d'abord d'une partie de la Thrace, puis des côtes du Bosphore et enfin de la ville de Constantinople.

Quoique les rives du canal du côté de l'Asie s'appelassent autrefois la *Bithinie*, et celles du côté de l'Europe s'appelassent *Thrace*, chaque endroit particulier du rivage avoit encore son nom propre. Ainsi, 1.^o les Auteurs Byzantins, pendant le règne du christianisme dans ces contrées, appeloient *sténos* non-seulement le détroit, comme nous l'avons observé au Chap. 1, mais spécialement le rivage du détroit qui est du côté de l'Europe, depuis le commencement du port

de *Theratenos* à Constantinople, où étoit le monastère de S. Mamas, jusqu'à l'embouchure de la mer Noire, surtout les côtes au dessus de Galata, de Fendekle et de *Béchik-dach*, comme le prouve Ducange (1); 2.^o *Baquemeria* (2) appelle le rivage du détroit qui est du côté de l'Europe *Antiperian*, mot qui signifie *opposé*, parce que, selon eux, il est à l'opposé de l'Asie, ainsi que l'explique Ducange. Théophane, en place du nom de *Thrace*, se sert de celui d'*Antipera*; 3.^o quelques auteurs du temps du christianisme se sont servis du mot *Antipera* qui signifie *opposé*, pour indiquer les côtes du canal qui sont en Asie, car elles sont effectivement vis-à-vis de Pera, (c'est-à-dire, du côté de l'Europe ou de Galata,) comme le prouve Ducange d'après Nicéphore de Constantinople, Cilicius, Procope (3), ainsi que la Chronologie d'Alexandrie, l'an 5 d'Héraclius, où les côtes de l'Asie sont appelées *Antipera*. Un Anonyme, cité par Lambricius, dans son Examen de Cotin, en fait mention

(1) Lettre première sur Constant., Chap. 10.

(2) Lettre deuxième, Chap. 16.

(3) Lettre première, Chap. 5 et 11.

dans ses Annales; il place dans l'*Antipera* la statue d'*Amalis* qui étoit en Asie proche d'*Uskudar*. On voit par là que le nom que les Turcs donnent aujourd'hui à ce rivage se rapporte à celui des anciens. Cet auteur donne le même nom aux deux côtes qui se regardent l'une et l'autre. Mais ces noms *Antipera* et *Pera* qui signifient *plus éloigné, au delà, de l'autre côté*, s'employent plus fréquemment pour désigner les côtes de Galata, qui se trouve vis-à-vis de Constantinople : selon lui, il est précisément à l'opposé et au delà de la ville. Quelquefois aussi on donne ce nom aux autres côtes de l'Asie qui sont sur le canal, comme nous l'avons déjà dit; et rarement on donne ce nom aux autres côtes de l'Asie qui sont hors du canal sur la mer de Marmara. Lisez Polybe, Liv. III, et Nicidas, Liv. III, Chap. 10. C'est pour cela que Théophane appelle les provinces d'Asie *pays de Pera*.

4.^o Le nom d'*Anaplouse* ou navigation fut donné anciennement à l'endroit le plus resserré du canal, entre *Akendi Bourrny* ou *Estia* et *Kaïalar-Bourrny* ou *Ermeon*. Eustathe dit la même chose. « On dit que le

« Bosphore de Thrace est un défilé d'Anaplouse. » Il fait connoître par là qu'on appelloit les endroits resserrés du détroit *Anaplouse*. Cependant Eustathe ne parle point avec exactitude, en avançant que les lieux les plus étroits du canal s'appellent le Bosphore. Gille, Liv. I, Chap. 2, rejette avec raison ce sentiment. Ducange prouve que les premiers habitans appeloient proprement *Naplouse* les côtes de l'Europe. On trouve le même témoignage dans Procope, Liv. I, Chap. 8. Il appelle *Naplouse* cette partie du détroit qui étoit à gauche des navigateurs dans la mer Noire, et dont un côté forme un rivage européen du détroit. Etienne de Byzance est du même avis, selon l'explication de Gille, Liv. II, Chap. 11. Denys de Byzance prend le mot *Anaplouse* dans un sens plus étendu, ainsi que le déclare Gille dans le même endroit. Procope restreint plus que Denys l'étendue de la signification du mot *Anaplouse*. Celui-ci dit « qu'*Anaplouse* du Bosphore signifie toute navigation des vaisseaux depuis la ville de Byzance jusqu'à la mer Noire. » Du temps de Gille, on appelloit *Naplouse* la côte d'Asie située

près du petit *Kueuk-Souvi* dont nous parlerons ailleurs.

L'administration de la justice sur la mer du détroit et autres mers, sur les habitations voisines de Constantinople, est confiée au Bostandji-Bachy, qui, très-fréquemment monté sur une barque, visite les côtes le jour et même la nuit. Ces bâtimens ont d'ordinaire vingt-deux rameurs d'un bout à l'autre de la barque. Ceux qui n'ont que sept rameurs ne sont que des batelets. Le Bostandji-Bachy est le chef de l'*Odjak* ou régiment dont les soldats se nomment Bostandjis. Ils sont partagés en neuf compagnies ou corps qui portent autour d'eux différentes ceintures. Le premier corps porte en ceinture la lisière du drap impérial. Le second une ceinture blanche qu'on nomme *Dizghné*. Le troisième une ceinture jaune. Le quatrième porte l'*Ouskoumry*, c'est-à-dire la lisière d'un drap de Londres de diverses couleurs qui lui donnent de la ressemblance avec les couleurs du poisson d'*Ouskoumry*. Le cinquième a une ceinture de toile. Le sixième, une ceinture simple nommée *Chemlé*. Le septième, une ceinture noire. Le huitième,

une ceinture noire appelée *Moukadem*. Le neuvième, une ceinture verte, *Moukadem*. Après avoir passé successivement dans ces différens corps, on reçoit le grade de *Hamladji*, c'est-à-dire, de premier rameur du vaisseau impérial où il y a premier et second ordre de rameurs. Après quoi il devient *Khaséki*, *Ketkhuda* ou *Kedkea*, enfin *Bostandji-Bachy*. Dans ce régiment il y a quatre *Baltadjys* dont chacun a 25 oboles de salaire par jour, qu'il touche sur les fonds du régiment. D'autres n'ont que 14 oboles par jour, à prendre sur la caisse du corps. Ils peuvent avoir jusqu'à 39 oboles par jour, alors ils deviennent gouverneurs des jardins. Car, dans les environs de Constantinople, à partir de *Kiaratrané* jusqu'à l'embouchure de la mer Noire des deux côtés du détroit, et depuis *Uskudar* jusqu'à *Fener-Badghtchessy*, de même que depuis la terre ferme de Constantinople jusqu'à *Filorée-Badghtchessy* et autres endroits jusqu'au village de *Tchataldja*, se trouvent quantité de jardins impériaux dans lesquels résident des *Oustats-Bostandjis*. Les *Bostandjis* sont leurs chefs; chacun d'eux a vingt ou trente

Oustats sous son inspection. Les fruits des jardins appartiennent au Grand-Seigneur; c'est pourquoy il y va souvent, surtout dans les beaux jardins de *Kara-Adghadj-Badghtchessy*, de *Thersané-Badghtchessy*, qu'on nomme vulgairement *Ainalékavak*, de *Beychikdach* et autres. Les jardins où il doit se rendre ne sont point déterminés. Les productions de ces jardins ne sont pas toutes destinées au Grand-Seigneur exclusivement: mais il est toujours indispensable d'en porter à son palais. La valeur des productions des autres jardins est fixée. Tous les ans, pour le montant des revenus, il faut que le *Bostandji-Bachy*, le 26 octobre, suivant l'usage, verse une somme d'argent au trésor du prince. D'après l'ancien règlement cette somme est de vingt-quatre bourses, dont une est offerte en présent au *Bostandji-Bachy*, et une autre à la mosquée qui est dans la juridiction de *Davoud-Pacha-Badchesy*. Ces usages de donations varient suivant la volonté du prince.

CHAPITRE VIII.

Terroir des côtes du Bosphore, ses productions, ses eaux.

LES deux côtés du détroit sont hérissés de montagnes hautes et escarpées qui présentent un aspect agréable. Elles sont environnées d'un grand nombre de belles vallées et de prairies. Gille, dans la préface de son ouvrage, en compte plus de cinquante. Il y a beaucoup de prairies et peu de plaines. Dans la plupart des montagnes, les pierres de la partie inférieure sont de couleur bleuâtre et livide. On fait usage de ces pierres pour paver les chemins, pour la construction des murs et des remparts. On en fait aussi de très-bonne chaux. Les principales carrières d'où l'on tire la pierre sont, du côté de l'Europe, à Baltha-Limani; du côté de l'Asie, à Oumour-Iéry, à Tchebouklou, et dans l'intérieur, à Koulé-Badghtchessy. Dans ces trois derniers endroits, il se trouve aussi des fours pour faire la chaux. Ces éta-

(93)

blissemens sont sous la direction du Bostandji-Bachy. Le terroir en général est argilleux, de couleur jaunâtre et rougeâtre; il est très-favorable à la culture de la vigne. D'espace en espace on voit des terres de couleur noire excellentes pour les blés. Du côté de la mer Noire, on aperçoit des terrains blancs et des terrains sablonneux. Généralement parlant, le terroir de ce pays est fertile en toutes sortes de productions, en fruits, en fleurs, en herbes et en racines. On en a fait l'expérience; certaines plantes qui ne se trouvoient qu'en pays étrangers ont été transportées ici, cultivées avec soin, et ont parfaitement réussi. Parmi les anciens, Pomponius-Méla appelle *stérile* le terroir de Thrace; mais il en excepte le rivage et les côtes de Constantinople.

L'eau sur les bords du détroit n'est ni très-abondante, ni bien rare. Gille trouve quarante rivières ou torrens continuels, qui coulent de côté et d'autre dans le Bosphore. Quand il dit qu'ils coulent le long du grand côté, sans doute l'auteur n'entend parler que de ce qui a lieu pendant l'hiver; parce que dans l'été, presque tous les fleuves, excepté quel-

ques-uns, se dessèchent. En différens lieux on a des eaux salubres, dont les plus renommées sont à Soulthanié, à Boulgourlou et à Tchamlondja; mais la meilleure de toutes est à Kierdané-Souï-Asariar, ainsi que les eaux d'Abohaïat-Souï et Gumuch-Souï, près du Mont Ioucha.

CHAPITRE IX.

Maisons de campagne des Anciens et des Ottomans.

LA nature a embelli les environs de Constantinople, tant sur les rives du Bosphore que dans l'enfoncement des terres, d'une riante perspective, et d'une position charmante. Ces rares avantages ont déterminé les Empereurs grecs, et d'autres grands personnages, à élever des palais, à construire des maisons de plaisance dans ces contrées délicieuses, où ils alloient fréquemment prendre leurs délassemens. Les favoris de l'empereur Alexis Comnène, qui régnoit vers la fin du onzième siècle, voulant le détourner de la guerre, et le faire revenir à Constantinople, lui vantoient en ces termes les beautés du climat (1): « Heureux si « nous étions dans la plaine de Ricion, et que « nous pussions apercevoir de nos yeux la brillante Afamie (maison de plaisance); alors

(1) Dans Nicétas Goniata, Liv. III. Alexis, Chap. 1.

« pour arriver à l'auguste métropole de Con-
 « stantinople, nous ferions planer nos barques
 « sur les flots de la Propontide, le long de la-
 « quelle souffle perpétuellement le doux vent
 « du nord; sur la surface de ses eaux, on voit
 « jaillir par bonds les jeunes poissons, et les
 « dauphins rassemblés, sauter, danser en
 « rond; une multitude de baigneurs élégans, dis-
 « persés de toute part, vous charment la vue;
 « plus loin la rapidité du courant, devenue
 « plus forte, produit des torrens impétueux
 « qui vous procurent un spectacle intéressant.
 « Partout le joli ramage des pinsons, des ros-
 « signols et des autres oiseaux fait retentir les
 « airs d'un concert mélodieux. »

Vers la fin du cinquième siècle, et au com-
 mencement du sixième, sous les empereurs
 Anastase et Justinien, on admiroit quantité de
 belles maisons de plaisance, qui se trouvoient
 dans cette étendue de terrain que renferment
 les côtes maritimes de Constantinople, et que
 Procope appelle *Champs des Faubourgs de*
Constantin. Ce fut surtout dans les onzième
 et douzième siècles que les Empereurs grecs
 s'appliquèrent davantage à augmenter le nom-
 bre de leurs maisons de plaisance. C'est ce

que nous apprend Léon-le-Grammairien, en
 parlant de l'empereur Alexandre, qui régna
 au commencement du dixième siècle. « Il
 « s'adonna à la chasse, et faisoit de fréquens
 « voyages dans les palais des faubourgs. »
 Nicétas-de-Cony rapporte ce qui suit, sur
 l'empereur Manuel Comnène, qui vivoit au
 milieu du douzième siècle. « Il construisit et
 « embellit quantité d'édifices somptueux sur
 « le détroit de la Propontide. C'étoit l'usage
 « des Empereurs d'immortaliser ainsi leur
 « siècle. Ils avoient préféré ce lieu pour y
 « placer des monumens durables d'architec-
 « ture, à cause de l'excellente température
 « de l'air. Les Rois de Perse autrefois en
 « firent autant à Suze et à Ecbatane. » L'em-
 peur Isaac l'Ange, qui vivoit à la fin du
 douzième siècle, ne se souciant pas de rester
 longtemps à la guerre, retournoit souvent à
 Constantinople, ainsi que le raconte Nicétas:
 « Parce que les maisons de plaisance de la
 « Propontide, leurs habitations agréables,
 « l'exercice du cheval et de la chasse flat-
 « toient plus son goût que tout autre objet;
 « ce qui ne l'empêcha cependant pas d'ha-
 « biter pendant longtemps en plein air. » Et

Liv. IV, Art. 5, il ajoute au sujet de cet Empereur : « Il étoit à la recherche de ces lieux charmans, dont la position avantageuse et la température douce et saine de l'air lui plaisoient. Il mettoit son bonheur à y faire construire des bâtimens magnifiques. Dans la Propontide, il fit bâtir un palais qui lui coûta des sommes énormes : il y fit former de petites îles, en comblant quelques endroits de la mer avec des caissons pleins de matériaux. » Nous allons parler, suivant l'ordre des temps, des palais et des maisons de plaisance que les Empereurs ont fait bâtir dans les environs de Constantinople.

1.^o Le palais qu'habitoit pendant l'été le Grand Constantin est désigné à Constantinople sur cinq inscriptions anciennes. Du côté de Taurus, on lit les deux suivantes :

« Dans un lieu voisin de Taurus, le Grand Constantin vivoit tranquillement pendant la belle saison. » C'est là qu'étoit le palais de Sévère, fils de Carisus.

2.^o Nicéphore Calliste, Livre V, Chap. 50, parle encore d'un autre palais que le Grand

Constantin avoit dans la ville de Nicomédie. « En laissant l'Occident, il passa en Orient, dans son palais de Nicomédie. » Il paroît, par un passage de Nicéphore, Liv. VII, Chap. 7, que cet édifice avoit été fondé par les prédécesseurs de Dioclétien. « Car, dit-il, il y avoit à Nicomédie un palais construit par les princes qui y étoient avant Dioclétien. » Lactance fait mention de ce palais, qui devint par la suite la maison de récréation de l'empereur Léon VI : ce philosophe, qui vivoit dans le neuvième siècle, ainsi que l'atteste Constantin Porphyrogénète. Livre sur le Gouv., Chap. 51.

3.^o Héraclée possédoit un ancien palais impérial, dont parle Alépius d'Antioche, qui vivoit dans le temps de Julien. L'empereur Justinien rétablit ce château. Proc., Liv. III, Chap. 9.

4.^o La maison de plaisance appelée *Irrea* fut la plus renommée, comme il paroît par les écrits de Démosthène-le-Bithinien, dans Etienne de Byzance. Il ne l'appelle pas *Irréon*, ainsi que l'ancien Procope l'a appelé. Ce palais a pris par la suite différens noms, selon les vicissitudes qu'il a éprouvées. Suivant

Colin, il reçut le nom d'*Irrea*, parce que ce lieu étoit tributaire d'un ancien temple d'Iracé. Il fut fondé par l'empereur Justinien, qui vivoit au commencement du sixième siècle. Proc., Liv. I, Chap. 11. Il fit bâtir l'Eglise de la Sainte-Vierge, ainsi que des bains publics et un port près du palais. L'empereur Justin-le-Petit fit embellir ce palais. L'empereur Maurice y établit un hospice de vieillards. Basile I, le Macédonien, le reconstruisit de nouveau, et fit nettoyer la citerne. Héraclius l'avoit comblée auparavant, et sur son emplacement avoit formé un jardin fruitier et potager, et y avoit bâti une chapelle à Saint-Elie. L'empereur Constantin Porphyrogénète l'embellit par de nouveaux aggrandissemens. Dans les voyages que les Empereurs faisoient à leurs campagnes, ils manquoient rarement d'aller dans ce palais.

L'impératrice Théodora, épouse de l'empereur Justinien, habitoit la majeure partie de l'année dans ces faubourgs maritimes, où elle avoit soin de se transporter en grande pompe, et accompagnée de sa cour. Ce fut aussi dans ce même palais que l'impératrice Eudoxie, femme de l'empereur Héraclius,

résidoit quand elle accoucha de sa fille Epiphanie, ainsi qu'il en est fait mention dans la Chronologie d'Alexandrie. Ce fut là que l'empereur Héraclius, après la guerre contre les Sarrazins, apprit du docte Etienne qu'il périroit dans la mer. Il resta dans le palais d'*Ierron*, jusqu'à ce que le gouverneur de la ville eut pu rassembler un assez grand nombre de vaisseaux pour en former un pont sur le golfe de Fidalis, qui est Balta-Limani, et qu'il passa à cheval. L'empereur Basile I fit de fréquentes résidences à cette campagne. Cette maison d'été étoit située sur le cap Kalamack-Keurfézy, où est maintenant le fanal Badghtchessy, qui a été jusqu'à présent un lieu de séjour impérial pendant les voyages de la Cour.

5.° L'empereur Justinien fit construire un palais dans un lieu nommé *Ioukoudiana*, ainsi que l'écrit Procope, Liv. I, Chap. 11. Eustathe et Théophane en parlent aussi, mais sous des noms différens. Les autres palais de ce lieu nous sont inconnus.

6.° L'empereur Justinien fut le fondateur du palais de Bithéon, ainsi nommé de Bithéon, canton de l'ancienne province de Bithinie. En

général, dans tous les lieux où il jaillissoit des sources d'eau chaude, il fit établir des bains. Souvent il faisoit venir l'eau de très-loin. Il fit construire aussi le temple de l'Archange, et aggrandit l'hôpital. Proc., Liv. V, Chap. 3. Théophane rapporte que l'Impératrice fréquentoit souvent les thermes de *Bithéon*. Nous croyons que ce palais étoit près de *Touzla*, sur la mer de Marmara. On y voit encore aujourd'hui des ruines de maisons de campagne. Tout près de là est une source d'eau chaude, nommée *Tangry* ou *Tangry-Hamam*, sur le golfe d'*Astakos*, qui est le golfe d'*Iznimid*, où est aussi *Touzla*.

7.^o Vers le milieu du sixième siècle, l'empereur Justin II, Curopalate, fit bâtir le palais de *Sophia* ou *Sophien*, du nom de son épouse. Il y fit couronner (dit Zonare) sa femme *Sophia*. Cette Impératrice fit construire sous son nom un port et un palais en face de la ville. Tous ces lieux, et les édifices qui s'y trouvèrent, en son honneur furent appelés *Sophiana*. Justin, la quatrième année de son empire, fit reconstruire en pierres de taille tous ces bâtimens. Il se

détermina à cette entreprise, parce que le tombeau de *Juste*, son fils, se trouvoit là dans l'église de *Saint-Michel*, où il avoit été enterré avant le couronnement de son père, suivant le rapport de *Théophane*. Lorsque ces auteurs avancent que l'empereur *Tibère* fit bâtir ce palais, et le nomma *Sophie*, du nom de la femme de *Justin*, ils veulent sans doute parler de la grande restauration qu'y fit *Tibère*, pour y placer *Sophie* après la mort de son époux. *Zonare*, *Cedrene*, *Jovil* et *Glicas* font mention de son séjour en ce lieu. *Héraclius* aimoit beaucoup habiter ce palais, parce que ce fut là qu'on lui prédit sa prochaine élévation au trône impérial. Les auteurs cités plus haut placent ce palais hors de la ville de Constantinople, près du port de *Julien*, c'est-à-dire près de *Tchatladeu* et d'*Aghor-Kapou*.

8.^o Vers la fin du sixième siècle, les empereurs *Tibère II* de Thrace, et *Maurice*, firent construire des palais près de *Damatri*. Ces palais existoient encore du temps des empereurs *Constantin Monomaque*, et *Isaac Comnène*, ainsi qu'il paroît par les écrits de *Gilicias* qui prouvent que ces édifices étoient

situés proche du rivage, non loin de Nicomédie.

9.^o Au milieu du septième siècle, l'empereur Constantin Héraclius fit bâtir le palais de Calcédoine dont parle Nicéphore. « Un autre Constantin, horriblement tourmenté par une maladie douloureuse, et connoissant la salubrité et la douce température de l'air qu'on respire au *château de Calcédoine*, alla y habiter, et y fit bâtir. » La beauté, la position et l'élégance de ce palais font encore aujourd'hui l'ornement des environs de Constantinople, selon Villardouin, historien de la prise de Constantinople, dans le quatorzième siècle. La ville de Calcédoine avoit un faubourg nommé *Drin*, mot qui signifie *Chêne*. Le gouverneur Ruffin a fait bâtir en ce lieu un palais et une grande église sous le nom de S. Pierre et de S. Paul. Sozom. : de son nom on appela ce faubourg *Ruffinien*, lorsqu'il habitoit à *Drin*, que Procope appelle du nom de *Vilizaris*, (Bélizaire) qui étoit le général en chef de l'empereur Justinien. Duncange doute que ce château de Ruffin, qui étoit dans la Calcédoine, fût la même chose que les palais de Calcédoine. Je n'ai, dit-il,

aucune confiance en cette distinction. Le palais de *Kovak-Sérai*, qui est aujourd'hui à Calcédoine, étoit peut-être autrefois à *Drin*; et le nom de *Chêne* fut peut-être changé en celui de *Kavak*.

10.^o Au commencement du neuvième siècle, l'empereur Théophile fit élever le palais des Vrinien sur un plan conforme à l'architecture des Sarrazins. Suivant le récit du continuateur de Théophane, Jean Syncelle, son maître, qui avoit été en ambassade auprès d'Ismaël, prince des Sarrazins, à son retour donna des détails très-étendus sur les usages des Syriens, et engagea l'Empereur à donner à son palais des Vrinien la forme des édifices sarrazins, c'est-à-dire même architecture et mêmes ornemens, au point qu'on n'aperçût aucune différence de ce palais avec les bâtimens sarrazins. Voilà ce qu'il écrit, Liv. I, Chap. 10. Théophile bâtit son palais sur les ruines d'un monastère appelé *Satyrien*, qui avoit été fondé par le patriarche Saint-Ignace : il y ajouta de magnifiques jardins qu'il orna de cascades et de jets d'eau. (Hist. des Perses, Chap. 25). Léon-le-Grammairien dit que ce Prince alloit

souvent se promener dans ce palais. Constantin Porphyrogénète rapporte que Basile y alloit aussi. Cotin attribue le changement d'architecture dans ces palais aux empereurs Tibère et Maurice. Ducange dit que l'emplacement de ce palais est du côté de l'Asie dans la Bithinie, qui n'étoit pas éloignée de Constantinople.

11.^o Comme il paroît que le palais de Théodora avoit été bâti dans la campagne suburbaine; au commencement du neuvième siècle, sous le règne de l'empereur Romain Lagabiéus, les Bulgares le réduisirent en cendres, ainsi que le raconte Cilicias. Léon-le-Grainmairien, ainsi que Combe, recommandable par ses lumières, appellent ce palais *Sainte-Théodora*. C'est pourquoi Ducange pense que l'impératrice Théodora étoit femme de l'empereur Théophile. Les Grecs, dans un canon de leur Eglise, ont reconnu cette Impératrice comme Sainte, pour avoir rétabli le culte des images.

12.^o Au milieu du neuvième siècle, on construisit le fameux palais du *Bigan*, nom dérivé du mot grec *Pizy* qui signifie *Fontaine*. L'église de la mère de Dieu étoit proche de ce

palais, et à côté d'une fontaine. On donna encore à ce château le nom de *Philopate* ou de *Philopatéon*, à cause des détours qu'il faut prendre à travers une forêt pour y arriver. L'empereur Basile, surnommé la Macédonien, en fut le fondateur. Ce Prince étoit arménien, de la famille Arsacide. Il y ajouta de nouvelles constructions pour y aller habiter commodément : il fit bâtir deux chapelles à la Vierge, et d'autres encore en l'honneur d'Elie, d'Elisée, du Grand-Constantin et des quarante-deux martyrs. Au commencement du dixième siècle, sous l'empereur Romain Lagabiéus, les Bulgares brûlèrent ce palais. Il est certain qu'il a été rebâti, puisque Constantin, fils de l'empereur Romain, naquit dans ce lieu, selon Cilicias; et enfin parce que d'autres écrivains en ont fait mention. C'étoit surtout dans la saison du printemps que les Empereurs alloient habiter ce palais, ainsi que le démontre Oton Géogile, Tom. III de l'Hist. de Louis V, roi de France. Dans toute l'étendue des promenades impériales, il se trouve toujours d'une distance à une autre des palais magnifiques,

admirables à voir, que les Empereurs ont fait bâtir pour y aller jouir des agrémens de la belle saison. Constantin Porphirogénéte dit que l'empereur Basile faisoit de fréquentes promenades dans ces riants palais. Cinnamus rapporte que Louis, roi de France, accompagné de l'empereur Manuel, honora ce palais de sa présence. Nicidas dit que l'empereur Alexis y séjourna aussi. Consultez, sur la célébrité de ce lieu, Procope, Nicéphore, Calliste, et Oton Géogile. Les environs du château étoient couverts de fleurs, garnis de gras parterres, ou plantés de beaux cyprès et d'autres arbres de toute espèce. On y avoit pratiqué des canaux et des étangs. Les produits de la chasse et de la pêche étoient entièrement réservés pour les Empereurs. Constantin Porphirogénéte et Léon-le-Grammairien disent que l'empereur Basile pêchoit partout. Les auteurs placent ce lieu enchanteur hors de la ville, près de la porte d'Or, l'une des anciennes portes du Continent : et maintenant il est sous les murs d'*Iedy-Kouléy*. Tous les environs de ce dernier endroit, depuis le cimetière des Arméniens et les lieux voisins, étoient autre-

fois de la dépendance de ce palais, et faisoient partie de ses jardins, de ses forêts et de ses chapelles.

13.^o On voit près de ce palais un château qu'on nomme *Afamea*; quoique Lycidas, dont nous avons cité plus haut le témoignage, rapporte qu'*Afamea* étoit dans la plaine de *Ricion*. *Ricion*, ou selon la prononciation latine, *Regius*, *Royal*, étoit encore le nom de la même porte d'Or, dont nous venons de parler. Donc la plaine de *Ricion* est la plaine qui se trouve devant la porte d'*Iedy-Kouléy* et de *Silivri-Kapousy*. Cet *Afamea* est près d'*Haïpa-Keuë*, du côté du continent de Constantinople, non loin de la ville. A présent le palais impérial s'appelle *Davoud-Pacha-Serai* : il est dans l'emplacement même de celui qu'on nommoit *Bigania* ou *Afamea*.

14.^o Au milieu du onzième siècle, l'empereur Romain IV fit bâtir le palais Arétien dans un lieu qu'il avoit choisi à cause des avantages de la position du lieu et de l'*excellente température de l'air*. Ce sont les expressions d'Anne Comnène, dans sa deuxième Lettre à Alexis. C'est pour cela qu'il avoit

pris un emplacement proche de la ville. Ducange le place du côté de l'Europe dans la Thrace. Mais ce lieu n'est point connu.

Les auteurs font mention de beaucoup d'autres palais, dont les fondateurs ainsi que la position sont ignorés.

15.° Il est parlé, dans l'Histoire d'Alexandrie, du palais de Saint-Mamas, qui étoit un ancien séjour de plaisance où se rendoient les grands, et l'empereur Léon I qui vivoit au milieu du cinquième siècle. Au rapport de Théophane et de Cedrene, l'empereur Constantin, dans sa jeunesse, y célébra ses noces avec Hélène. Au commencement du huitième siècle, du temps de Léon l'Isaurien, Groumous, roi des Bulgares, y fit mettre le feu. On ne sait pas quel fut le restaurateur de ce palais. L'empereur Basile I y assassina l'empereur Michel III, fils de Théophile. Cet édifice étoit hors de la ville dans une position charmante, en face de la porte qu'on appelloit *Krisologicos*, et maintenant *Aivan-Seraï-Kapousy*, qui est peut-être un mot dérivé de Saint-Mamas; comme *Ai-Mam-Seraï-Kapousy*; par abréviation ce nom disparut dans celui de *Aivan*. C'étoit auparavant

un hospice, une ancienne église et un monastère de Saint-Mamas.

16.° Le palais de *Miloud*, que Nicidas Goniata place à l'Orient, et qui paroît être situé près de la mer de Marmara.

17.° Le palais *Nimfiem* qui fut aussi une maison de plaisance des Empereurs, lorsqu'ils se retirèrent à Nicie, après la prise de Constantinople par les Latins, au commencement du treizième siècle. Ce fut là que mourut Jean Ducas. Il étoit de l'ancienne province de Lydie, près de la mer Noire; il fit partie du Concile qui fut tenu l'an 1233; ainsi qu'on le voit dans les actes de ce Concile.

18.° Le palais d'*Uskudar*, dont parle Nicidas. Il fut ainsi nommé d'une terrasse appelée *Uskudar*, sur laquelle l'Empereur, l'esprit occupé, se promenoit ordinairement dans son palais de Damalis. Ce lieu élevé s'appelloit autrefois *Damalis*; je crois que c'est à présent le palais de Chemsy-Pacha.

19.° Le palais près d'Argire, avec un lac, dont parle Anne Comnène, Lettre neuvième à Alexis; il croit, ainsi que Ducange, que c'est le palais de Saint-Mamas, qui est très-éloigné de la porte de la ville; que cette porte s'ap-

peloit par corruption Girolimni ; qu'elle est maintenant fermée et située entre les portes de *Balad-Kapousy* et d'*Aivan-Seraï-Kapousy*.

Pendant la durée de l'empire des Grecs, tous les édifices construits hors de la ville, tous les monumens de l'antiquité, palais, maisons de plaisance, promenades, jardins, sont décrits dans les ouvrages du Ducange. Il est certain que la beauté, les avantages de la position du détroit de Constantinople, vu du côté de la mer Noire, étoient alors peu connus, quoique tous ces endroits fussent dans l'enceinte du territoire de Constantinople. Du temps de cet auteur, il n'y avoit plus que quelques palais aux bords du canal, tout près des murs de la ville, ou vis-à-vis Uskudar et Calcédoine. Depuis la formation de la ville nouvelle, ces lieux se trouvent hors de Boghaz-Itchy. Sur ces lieux, qui sont sur le bord du canal, il faut entendre Nicidas dont nous avons rapporté le témoignage dans le neuvième paragraphe. Procope rapporte les mêmes choses, Liv. I des *Ed. Just.*, Chap. 9. Il y avoit aussi quelques palais dans le village de Tchandghel qui étoient déjà tombés en ruines du temps de l'empereur Justinien.

Sous l'empire des Ottomans, et surtout sous le règne du sultan Soliman I, on a fait bâtir quantité de maisons de campagne et de palais sur le détroit même, à *Kouley-Baghtchessy*, à *Sultanie*, et à *Tokat*. Ensuite on a embelli et augmenté plusieurs grands édifices sous le règne du sultan Murad IV. Il fut le fondateur de *Kavak-Seraï*, entre *Uskudar* et *Kad-Keüie*. Sous le règne du sultan Ahmed III, au commencement de ce siècle, Ibrahim Pacha, visir d'Azemi, a embelli jusqu'aux extrémités de la mer de Constantinople, hors du détroit même, c'est-à-dire du côté de *Kiaghedkhané*, où il a fait bâtir un palais impérial, dont les jardins sont ornés de jets d'eau. Plusieurs grands personnages ottomans, voulant l'imiter, ont augmenté le nombre des beaux édifices sur les deux rives de la rivière de *Kiaghedkhané*, qu'on appelloit autrefois le fleuve de *Vorvisis*. Le sultan Ahmed, craignant l'eau, n'alloit point du côté de *Boghaz-Itchy*, ni vers *Kiaghedkhané*, ou *Ainal-Kavak*. Un jour pourtant, voulant se rendre auprès de son ami Makbath, dont la maison étoit à *Baltha-Limany*, il monta dans un vaisseau pour s'y rendre. A son arrivée, il

fut agréablement surpris de voir toutes les maisons qu'on avoit bâties en peu de temps entre *Ortakeuie* et *Béchikdach* qui s'appelle aujourd'hui *Sultan-Iatesy*; on l'appeloit alors *Tcheradghavan-Ialese*. Car dans le printemps, à l'époque de la fleur d'amaranthe, qui étoit très-agréable à Ibrahim-Pacha, on faisoit allumer partout des lampes pendant toute la nuit. Toutes les maisons des grands qui étoient à *Kiaghedkhané* furent détruites par les rebelles lors de l'insurrection qui eut lieu l'an de l'hégire 1143 et de J. C. 1730.

Le sultan Mahmoud, successeur du sultan Ahmed, alloit sans crainte sur la mer; il se promenoit plus que n'avoient fait tous les autres souverains ses prédécesseurs; il fit réparer les vieux palais, et en fit richement meubler un grand nombre où il se rendoit fréquemment. Un seul de ces palais qui tomboit en ruine, de vétusté, fut vendu aux enchères.

Les seigneurs ottomans firent construire quantité de belles maisons, surtout du côté de la Romélie. L'affluence du peuple, dans ces lieux de plaisir, commença sous le sultan Mahmoud; elle fut plus considérable encore

sous le sultan Moustapha. Ces lieux devinrent de plus en plus vivans. Ce ne fut pas d'abord une précaution prise contre les ravages de la peste qui causa cette migration du peuple hors de la ville: mais par la suite le peuple, pour éviter cette maladie, n'hésita plus à se retirer dans les villages voisins pour y jouir des avantages d'un air salubre. Il s'y accoutumoit, et restoit tout l'été dans ces lieux, lors même que la peste n'existoit plus dans la ville. Souvent les incendies donnoient lieu au peuple de se retirer dans ces lieux. Beaucoup d'habitans, après avoir perdu leurs maisons, se retiroient dans les villages voisins. Les Grecs eurent un autre motif pour se retirer à la campagne. Leurs Ospadars ou princes, une fois destitués de leurs places, ne peuvent plus habiter à la ville; ils sont forcés de se retirer dans un village. Par attachement pour ces bannis, bien des Grecs de la ville, surtout des parens et des amis, vont les visiter souvent; par ces fréquentations, ils s'habituent dans ces charmantes retraites, et finissent par s'y fixer. Plusieurs villages ont été peuplés, à cause d'un séjour momentané du Sultan dans ces lieux, et beaucoup d'édifices

se sont élevés. C'est ce qui a fait aviser aux moyens de se procurer des fonds pour construire d'autres bâtimens. Ainsi le sultan Moustapha III fit, pour bâtir, un traité avec le bey *Lerbeï* : il lui assigna des fonds sur sa mosquée d'*Uskudar*. Le sultan *Hamid* fit bâtir l'*Emir-Guney-Orly-Barghtchessy*, et lui délégua les revenus d'un *Imghreth* situé au delà de la porte *Baghtche-Kapousy*.

CHAPITRE X.

Promenades des Empereurs grecs et des Empereurs ottomans à leurs maisons de campagne.

LES voyages des Empereurs à leurs palais d'été, qui sont dans les faubourgs de la ville, aux grandes églises de la ville et des environs, s'appeloient autrefois *Presdos* ou *Procorisis*, mots qui signifient *sortie*, *commencement d'un voyage*, que les Latins nomment *Processus*, que les Auteurs grecs de l'Histoire de Byzance écrivent ainsi *Procesa* ou *Procesa*; mais il est plus correct de dire *Processus* ou *Processio*. C'est sous cette dénomination qu'on désignoit ces visites que les consuls faisoient avec pompe dans les théâtres, et qu'ils réitéroient jusqu'à sept fois pendant la durée de leur consulat. Constantin-Porphirogénète, Liv. LI, rapporte que les Empereurs avoient coutume de faire de pareils voyages solennels aux différens palais de la ville et à ceux des faubourgs. Un auteur anonyme et Luitprand appellent ces voyages

Metastimata, *Metastazimon*, ou *Metastasis*, c'est-à-dire, *départ*, *éloignement*, *changement de lieu*. Leurs voyages à une maison de campagne éloignée de Constantinople s'appeloient *Makeron* ou *Makrokénon*, *voyages lointains*. Ils portent aussi le nom de *Makrotéron Procenson*. Depuis très-longtemps c'étoit l'usage des Empereurs de faire un voyage à l'extérieur de la ville pendant la saison de l'automne, et d'y rester un mois. Ainsi que le raconte Grégoire de Tours, en parlant de l'empereur Tibère, successeur de Justinien, qui vivoit au milieu du sixième siècle. « Il alloit, dit Grégoire, dans les vignes pour son plaisir, et vendangeoit pendant trente jours, selon l'usage des Empereurs. »

Le vaisseau sur lequel les Empereurs alloient au palais bâti sur les côtes, se nommoit *Agrarion champêtre*. Le motif de cette dénomination nous est inconnu. C'est peut-être parce qu'il sert à conduire à la campagne dans des lieux éloignés. Anne Comnène appelle aussi de ce nom la tente de couleur pourpre qui couvroit le vaisseau. On peignoit de même couleur les voiles et les

mâts. Le vaisseau étoit gardé par deux corps de troupes appelés *Drongariens* ou *garde drongarienne*, et les gens qui servoient le vaisseau s'appeloient matelots *Drongariens*. Outre les deux corps dont nous venons de parler, et les grands chambellans choisis par l'Empereur, il devoit s'y trouver encore un des principaux chefs de l'Empire que Porphyrogénète porte au nombre de 7. L'Empereur Basile-le-Macédonien fit construire un autre vaisseau d'une forme plus longue, pour faire des voyages lointains avec toute sa suite, comme, par exemple, pour aller aux bains de *Broussa* et à *Teckmedgé*, qui, suivant Procope, fut appelé *Dromon* ou *Dromo* qui signifie *course*. « Ils avoient (dit cet auteur), quatre-vingt-douze grands vaisseaux armés pour une guerre maritime; on en faisoit mouvoir toutes les rames en même temps. On mettoit les rameurs à couvert, pour les garantir des blessures qu'ils auroient pu recevoir de l'ennemi. On les nomme à présent *Droumonas*, parce qu'ils sont très-propres pour les courses. » Certainement, comme le prouve Ducange, ils s'étoient déjà servi du

vaisseau *Dromon* pour des voyages ordinaires. L'empereur Basile s'en servit aussi pour un voyage particulier. Enfin, tout récemment, on a donné ce nom à tous les grands vaisseaux de guerre bons voiliers.

Après le *Dromon* impérial suivait un autre *Dromon*, sur lequel étoient embarqués les membres du conseil. Le même Empereur se servoit du vaisseau *Agrarion*, lorsqu'il vouloit aller dans des palais peu éloignés.

L'empereur Léon-le-Philosophe, successeur de Basile, pour accorder à ses princes la faveur qu'ils désiroient de se trouver avec lui, les prenoit tous dans son vaisseau : partout où il alloit, il ne se servoit que du *Dromon*, et embarquoit avec lui les princes, les patriciens, les magistrats et tous ceux qui lui plaisoient. Au bout de quelque temps il fit construire un autre vaisseau qu'on nomma toujours le *second Dromon*, comme l'assure Constantin-Porphirogénète. Tous les rameurs des vaisseaux impériaux étoient sous la direction d'un grand prince appelé *Protopatoros-fiala*. Sous le règne de l'empereur Léon,

un grand personnage arménien aussi nommé Léon, fut revêtu de cette dignité. « Tous
« les rameurs impériaux (dit Constantin-
« Porphirogénète) du *Dromon* et de l'*Agrarion* portoient des habillemens rouges et
« noirs, ils étoient soumis à l'autorité du
« *Protopatoros-fiala*. Les vaisseaux *Agrariens*, peints en rouge et en noir, appartenoient à l'intendant de l'Impératrice. Il
« falloit rendre compte de l'administration
« des vaisseaux à l'Empereur lui-même et
« non à l'Impératrice. Le magnanime et savant empereur Léon nomma d'abord pour
« *Protopatoros-fiala* Jean Tallasson, après lui
« Podaron, ensuite Léon d'Arménie père
« du *Protopatoros* d'Arsène et de Manglav. »
Cet auteur parle après de la force, de la puissance, des services et des connoissances de ce Léon.

Le voyage des Empereurs ottomans, avec leur suite, à leurs maisons de campagne, s'appelle *Gentch*, *départ*, quand ce voyage n'est que d'un jour et uniquement pour leur plaisir. Si le voyage se fait avec beaucoup de monde, mais sans femmes et sans domestiques, on le nomme *Binitch*. Le

voyage pour le plaisir, sans faste et sans la suite accoutumée, mais seulement avec quelques personnes choisies, et accompagné d'un certain nombre de vaisseaux, s'appelle *Tebdil Binichi*. Les voyages ordinaires et solennels à la Mosquée s'appellent *Sélamlek*, parce que ce jour-là, des deux côtés du chemin, les troupes présentent les armes pour donner le salut au Prince et le recevoir de lui. Les Empereurs ottomans ont deux vaisseaux de voyage ornés de diverses couleurs et moitié dorés, de riches ornemens y sont incrustés de toutes parts. L'un de ces vaisseaux s'appelle *Sandal*, ou vulgairement *Kandjabael*, à cause que la figure qui est à la proue a la tête inclinée. Il est gardé par un corps de *Bostandgis*, dont on fait des rameurs. Le second vaisseau s'appelle *Foulika* ou *Kerlanghedge*, à cause de l'hirondelle qui est sculptée à sa proue. Il est gardé dans l'arsenal de Tersané, sous la surveillance de l'intendant et des rameurs qui sont des gens de l'arsenal. En partant, le Sultan entre le premier dans son vaisseau; à son retour, il en sort le second. Chacun des

deux vaisseaux est accompagné d'une petite nacelle appelée *Piadé* qui ne s'en sépare point. Le *Sandal* et le *Foulika* ont à leurs bords un trône impérial couvert par un cintre et tapissé de drap écarlate. Sur la couverture, il y a trois lanternes de cristal doré : on les allume pendant la nuit, lorsque le prince est en voyage. Il y a, sur chaque côté des vaisseaux, treize rameurs. Ainsi chaque vaisseau a vingt-six rameurs qui portent un bonnet rouge sur la tête. Au milieu de leurs rangs on place deux personnes habillées en blanc. Le vaisseau sur lequel se trouve le Sultan va toujours en avant, les autres le suivent. Le *Bostandgi Bachy* reste au bord du vaisseau derrière l'Empereur, tenant le gouvernail du navire. Il doit se tenir prêt à répondre à toutes les demandes qu'il plaira à l'Empereur de lui faire sur les maisons, sur le rivage, sur les vaisseaux, etc. Tout au bout du navire s'assied ordinairement l'*Akhaé Kasséki* tenant en main un vase d'or attaché à un bâton, pour offrir au Sultan du café tout chaud. En arrivant au lieu de la destination, lorsque c'est le

bon plaisir du Sultan, ce dernier personnage reçoit ordinairement la place de Bostandgi Bachy, lorsqu'il y a quelques changemens à faire dans ces sortes de dignités. En face du Sultan, trois personnes de son palais: savoir, Siléhdar Agha, Tchoukadar Agha et le Reckiabdar Agha sont obligés de se tenir à genoux. Hors ces particuliers, personne ne peut entrer dans le vaisseau impérial. Les autres personnes du sérail accompagnent le Sultan sur deux autres vaisseaux, dont l'un marche avant, et l'autre après. Ceux qui sont les plus près du vaisseau impérial doivent tourner directement ou latéralement leur figure vers le Sultan. Après le second vaisseau du Prince, marche le *Darioussaadé Agha*, c'est-à-dire, le chef des eunuques avec son Sandal; après lui suivent d'autres seigneurs selon leurs rangs et leurs vaisseaux. Cet appareil extraordinaire forme un coup-d'œil magnifique. Aucun autre vaisseau n'est couvert que celui du Sultan et celui de ses enfans, s'ils y sont. Les draperies de ce dernier sont d'une autre couleur, et le vaisseau marche près de celui du Sul-

tan. Lors de ces promenades impériales, le vaisseau du vizir Azem et celui de Chéyk Huslam-Effendi sont les seuls qui soient couverts d'une draperie de drap vert.

CHAPITRE XI.

*Habitations des Anciens , Temples ,
Monastères , Eglises et Fontaines.*

DANS les derniers temps des Empereurs grecs, il y avoit beaucoup d'habitations aux environs de Constantinople, ainsi que sur les côtes du canal. Il n'en reste plus maintenant le moindre vestige. Emmanuel Chrysologue, écrivain du quatorzième siècle, décrit ainsi l'étendue des faubourgs de Constantinople. « Ces faubourgs avoient chacun une étendue de plusieurs journées de chemin. Dans tous les bâtimens, les proportions étoient merveilleusement observées. Depuis *Avidon*, *Sistos* et l'*Hellespont*, jusqu'au Bosphore de Thrace, au temple et aux îles *Gianiennes*, enfin depuis les côtes d'Europe et d'Asie, les alentours de la Propontide et les îles qui avoisinent la ville, ainsi que les ports et les lieux au delà, jusqu'à *Faros* (Fener), tout étoit rempli de superbes édifices,

(127)

« et cette immense étendue ne faisoit qu'une
« partie des faubourgs de la ville. Il y
« auroit de quoi remplir un énorme volume, si on vouloit faire la description
« des temples et des édifices qui faisoient
« l'ornement de ces lieux. Ces faubourgs
« s'étendent eux-mêmes depuis les murs de
« la ville et les côtes inférieures de la mer
« jusqu'à la mer supérieure, et à la mer
« Noire. La longue continuation de ces édifices formeroit seule une grande ville;
« on peut prendre le tout ensemble pour
« un canton de province; et son étendue morale est aussi vaste que seroit grande celles
« d'un pays qui présenteroit au spectateur
« toutes les variations que peut offrir le spectacle de la nature. »

Pendant la durée du paganisme, tous les rivages de cette mer étoient habités; c'est pour cela que la plupart des noms de lieux sont dérivés de noms d'idoles. Il y avoit six temples d'Apollon, et six d'Anaïde, sans compter ceux des autres Divinités. Jason, arrivant dans ce pays, fit des sacrifices à douze Divinités, en l'honneur desquelles il fit élever des temples: croyant, dit Gille,

dans sa préface, que le Bosphore, par son admirable position, étoit non-seulement fait pour être habité par les hommes, mais même pour fixer le séjour des Dieux sur la terre. C'est dans le port du canal de *Posseïdon* ou de Neptune, que se trouve la clef du Pont. C'est par les soins de Byzas ou de Byzance qu'on l'a conservée. On appeloit ordinairement les habitans du Bosphore les serruriers du Pont. Le vrai de cette fiction est que Byzas fut le véritable fondateur de la forteresse de Byzance, dans le lieu où étoit placé le temple de Posseïdon. Suivant Denys, il devint par là le gardien de la mer.

Du temps du christianisme, au lieu des temples de faux dieux, on vit quantité de monastères et d'églises des deux côtés du canal. La tradition en fait monter le nombre à trois cent soixante-cinq, même nombre que celui des jours de l'année. Il n'est fait mention de ce calcul dans aucun livre. Ducange, qui déclare dans son quatrième Livre de l'Histoire de Constantinople, avoir réuni tous les ouvrages écrits sur cette matière, ne trouve en tout que qua-

rante-sept églises qui avoient existé sur le canal dans différens faubourgs de Constantinople. Il est certain qu'il n'a pas prétendu soutenir que ces quarante-sept édifices religieux étoient tous les monastères et toutes les églises qui existoient là autrefois. On ignore quel en fut le nombre. On ne peut savoir au juste la réalité de ces faits. La principale preuve qu'on apporte aujourd'hui pour prouver la quantité de monastères et d'églises qui existoient autrefois le long du canal, c'est le grand nombre de fontaines qui s'y trouvent. Les habitans grecs appellent ces fontaines *Aiazma* ou *Aiazmos*, lieu de sanctification, de sainteté. Parce que, d'après un ancien usage des Orientaux, toutes les églises tant soit peu renommées, surtout les monastères, avoient des fontaines dans leur enceinte. On approchoit respectueusement de leur eau, et toujours accompagné de quelqu'un; on y venoit honorer le Saint au nom duquel l'église étoit consacrée. Ainsi, en Arménie, les fontaines des monastères et des églises s'appellent *Lousaghiour*, fontaine de lumière. Pour découvrir la vérité sur

ce sujet, il suffiroit de connoître deux choses, 1.^o si ces *Aiazma*, inventés par les modernes, ont réellement existé; car le peuple de ce pays appelle ordinairement *Aiazma* toute fontaine ou source d'eau qui paroît sur la terre. 2.^o Si ces fontaines ont véritablement porté le nom du Saint titulaire du lieu, et pourquoi elles portent les noms d'Athanase, de Théodose, d'Elie, etc.

Parmi toutes ces fontaines ou *Aiazmas* de Constantinople, la principale se nommoit simplement *Aghpiour*, fontaine. Il en est fait mention dans Procope. Quand on eut bâti l'église de Sainte-Marie, on l'appela *Theoticon Entipily* ou *Tipily*, c'est-à-dire la Vierge dans la fontaine ou près de la fontaine. Procope et Zonare disent que cette église fut bâtie par ordre de l'empereur Justinien. Selon Nicéphore, il n'y avoit autrefois là qu'une chapelle. L'empereur Léon I, surnommé le Grand, vers le milieu du cinquième siècle y fit construire une grande église, en mémoire, dit-on, d'un miracle opéré sur un aveugle qui avoit reconvert la vue après s'être frotté les yeux avec de l'eau de cette

fontaine. Ensuite l'empereur Justinien, dit Cotin, allant à la chasse dans la Thrace, aperçut quantité de peuple qui sortoit d'un petit oratoire, il en demanda la raison au magister Stradilo, et au trésorier de l'Empire; ils lui répondirent que cette multitude étoit là pour demander et obtenir la guérison de ses infirmités. Le Prince en fut saisi d'admiration; et aussitôt, sur les ruines de la grande église, il fit bâtir une nouvelle église magnifique, dont parle Cedrène dans son Histoire, à l'année 559. On en célébroit la fête annuelle le 9 de juillet : ainsi qu'il est marqué dans le Martirologe de Sirlet. Cotin rapporte que cet édifice fut renversé par un tremblement de terre. L'impératrice Eriné, femme de l'empereur Léon IV, et son fils Constantin, la firent rebâtir vers la fin du huitième siècle. L'empereur Basile-le-Macédonien, arménien d'origine, vers le milieu du neuvième siècle embellit cette église avec grande magnificence. Sous le règne de l'empereur Romain Lagabiéus, au commencement du dixième siècle, Simon, roi des Bulgares, mit le feu à cette église, qui ne fut incendiée qu'en partie. Selon quelques auteurs, elle fut encore re-

construite; car, peu après, on y célébra le mariage de Pierre, fils de Simon, avec Marie, fille de l'empereur Lagabiénus. Nicéphore, Liv. XV, Chap. 26, décrit la forme et la beauté de cette église. Elle étoit presque carrée, un peu plus longue que large. C'étoit à peu près au milieu de l'église qu'étoit placée la fontaine construite en forme quadrangulaire; on y descendoit par trente-cinq marches de marbre larges chacune de douze pieds. Les effets merveilleux de cette eau salutaire furent longtemps en grande renommée, puisque Cantacuzène l'appelle *Fontaine d'eau curative*. Il raconte que l'empereur Andronic III, surnommé le Petit, qui vivoit au commencement du treizième siècle, étant attaqué d'une maladie réputée incurable, et s'étant fait laver avec l'eau de cette fontaine, recouvra une parfaite santé. Nicéphore Calliste a donné le détail des merveilles opérées par cette eau. Lambreche et Gretser disent que ces ouvrages sont à la Bibliothèque de Vienne et à celle du Vatican à Rome.

Gille, dans sa Description de Constantinople, Liv. IV, Chap. 8, écrit que de son temps, c'est-à-dire, au commencement du seizième

siècle, cette fontaine étoit nommée par les Grecs *Krisopisy*, *Osginazpiour*, fontaine d'or, parce qu'elle étoit près de la porte nommée d'Or. Maintenant cette porte, comme nous l'avons déjà dit, est entre les murs d'*Iédi-Kouley*. Léonclavius, qui a même vu les fondemens de l'église, l'appelle de même. On voit encore aujourd'hui deux Aiazmas ou fontaines dans ces environs. L'une s'appelle *Balkle Aiazmasse*, parce qu'il y a beaucoup de poissons dans son eau. Elle porte aussi le nom de la Vierge; elle est proche d'un grand cimetière des Arméniens. On y descendoit par un escalier. Elle avoit la forme d'une église; tout en est détruit; il n'y reste plus que les quatre murs. La seconde s'appelle *Kozlou Aiazma*, nom qui est peut-être une corruption de celui de *Chrisopili*. On y descend également par des marches. Quelques personnes respectables nous ont assuré avoir été témoins oculaires de la guérison de trois lépreux qui s'étoient lavés de son eau. Selon Ducange, une grande affluence de peuple s'y rendoit, surtout le jour où l'Empereur alloit avec solennité visiter la fontaine, ou séjourner dans son palais qui est

près de cette église. Zonare, qui nous raconte ces faits, en parle d'une manière si vague, qu'il ne fait point connoître les emplacements : ces lieux sont dans l'Aïazma de *Balkle*. On voit dans cette église un portrait de la Vierge, peint sur bois, et tout auprès des ornemens royaux. Les Grecs, qui habitent dans ces contrées, racontent sur cette image des choses étranges et invraisemblables. Anne Comnène place dans ce lieu un monastère d'hommes.

F I N.

TABLE.

P R É F A C E :	pages 5
Introduction.	15
Chapitre I. — <i>Différens noms du Déroit : leur étymologie.</i>	27
Chap. II. — <i>Etendue du Bosphore.</i>	36
Chap. III. — <i>Largeur du Canal.</i>	39
Chap. IV. — <i>Opinions et Conjectures sur la formation du Canal.</i>	41
Chap. V. — <i>Différens Cours des Eaux du Bosphore.</i>	52
Chap. VI. — <i>Température du Bosphore.</i>	71
Chap. VII. — <i>Anciennes et Nouvelles Provinces du Bosphore, Peuples anciens de ces contrées : leurs Gouvernemens.</i>	81
Chap. VIII. — <i>Terroir des côtes du Bosphore, ses productions, ses eaux.</i>	92
Chap. IX. — <i>Maisons de campagne des Anciens et des Ottomans.</i>	95
Chap. X. — <i>Promenades des Empereurs grecs et des Empereurs ottomans à leurs maisons de campagne.</i>	117
Chap. XI. — <i>Habitations des Anciens, Temples, Monastères, Eglises et Fontaines.</i>	126

Fin de la Table.